

LA VIE
DE
S. GÉRAUD
COMTE D'AURILLAC,
ECRITE EN LATIN PAR S. ODON
SECOND ABBE' DE CLUNY.

*Et Traduite en François par M****



A AURILLAC,

De l'Imprimerie de LEONARD VIALLANES
Imprimeur du Clergé, de la Ville, du Collège,
& Marchand Libraire. M. DCC. XV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

ÉPIÔTRE

ODON, SERVITEUR DE SES FRÈRES, AU TRÈS DIGNÉ ET TRÈS VÉNÉRABLE
DOM AYMÓN ABBÉ.

SALUT À JAMAIS EN JÉSUS CHRIST



Ce n'est pas sans crainte, mon très vénérable père, que j'entreprends l'histoire de la Vie, et des miracles du bienheureux Géraud pour déferer à l'ordre, que vous m'avez donné il n'y a pas longtemps, de le faire comme je pourrais. D'un côté je crains qu'il n'y ait de la présomption d'entreprendre une chose, qui est au dessus de mes forces; et de l'autre, si je ne me rends pas à vos ordres m'appréhende d'être coupable de désobéissance. Mais je surmonte cette crainte par la confiance en la

bonté de Jésus Christ, et aux mérites de l'obéissance; et je vous prie à implorer cette même bonté pour m'obtenir la grâce d'écrire de sorte pour son amour, la Vie de son serviteur Géraud, que le récit que j'en ferai, ne soit pas entièrement indigne d'un homme, qu'il a voulu glorifier; et que je le fasse sans m'attirer de blâme. C'est pour l'éviter, que j'ai passé sous silence certaines choses, que vous voudriez peut-être que j'eusse dites, mais je me suis contenté, de celles que j'ai apprises en votre présence, de personnes dignes de foi. Adieu.

PREFACE DE SAINT ODON

Sur le premier Livre de la Vie de saint Géraud comte d'Aurillac.

La plupart des gens du monde doutent si les choses, qu'on rapporte du bienheureux Géraud, font véritables. Plusieurs même les croient absolument fausses. D'autres s'élèvent indiscrètement, comme un homme puissant, riche, vivant dans les délices, et cependant comme un saint, pour trouver par son exemple des excuses à leurs péchés, et justifier leur manière de vie toute opposée à la sainte rigueur de l'Evangile.

Il est à propos, ce me semble, de répondre aux uns et aux autres selon notre capacité; car nous mêmes ayant ouï parler, il y a longtemps, de ses miracles, ne laissons pas d'en douter; étant assez ordinaire que sur certains bruits il se fasse un concours de peuple, qui se dissipe ensuite peu à peu, parce que ces bruits n'ont aucun fondement. Mais ayant été obligé de visiter nos frères de Tulle, nous résolûmes d'aller au tombeau du saint. Là nous fîmes venir quatre personnes, qui avaient eu plus de part à sa confiance, savoir le moine Hugues, Hildebert prêtre, et deux seigneurs laïques Vitard et Hildebert, comme aussi plusieurs autres. Nous nous informâmes avec grand soin de ses mœurs et de sa manière de vivre. Nous les appellâmes en particulier l'un après l'autre; et ensuite nous les rassemblâmes tous, et nous n'oublîâmes rien pour examiner le témoignage de chacun d'eux; et si leurs témoignages s'accordaient. Nous pesions toutes choses en nous mêmes, pour nous assurer s'il était vrai qu'il eût vécu d'une manière à nous faire juger que Dieu eût voulu relever sa gloire par des miracles. Nous connûmes clairement par tout ce qu'ils nous en dirent, que sa vie avait été toute céleste, et que Dieu avait opéré par son ministère des miracles éclatants, et en grand nombre et de lors il ne nous fût pas possible de douter de sa sainteté.

Ce qui nous pourrait causer plus d'étonnement, serait de voir des miracles dans ce malheureux siècle, quoique le refroidissement presque universel de la charité, et les approches du règne de l'antichrist soient des circonstances, qui devraient faire cesser les miracles. Mais ce Dieu bienfaisant pourrait-il oublier ses promesses, lors qu'il nous dit par la bouche de Jérémie : Je ne cesserai jamais de faire du bien à mon peuple ? L'Apôtre même ne parle-t-il cette marque de la bonté de Dieu, et ne nous assure-t-il pas qu'il n'y aura aucun siècle, où Dieu ne fasse des choses, qui rendront témoignage à sa puissance et que sa main bienfaisante remplira dans tous les temps les cœurs des hommes justes d'une joie sainte ? Si donc la divine Bonté veut bien renouveler en nos jours les merveilles, qu'elle a fait éclater autrefois en faveur de nos pères, quel fera l'incrédule, qui osera résister à sa voix ?

Que si Dieu fait ces merveilles dans notre siècle et par le ministère d'un homme qui a vécu de nos jours, c'est parce que les exemples et les paroles des saints des temps passés paraissent presque entièrement effacés de la mémoire des hommes, comme les morts qu'on oublie aussitôt.

Ce serviteur de Dieu, comme un autre Noé; ayant été fidèle à garder la Loi au milieu de la corruption du siècle, Dieu le propose au monde, comme un spectacle et un témoignage, afin qu'en voyant qu'il a vécu selon toutes les règles de la justice et de la piété, on s'excite à imiter un homme, qui répand si près de nous une lumière aussi éclatante et qu'on soit convaincu que l'observation de la Loi de Dieu n'est ni pesante ni impossible, puis qu'elle a été pratiquée par un homme engagé dans le siècle, et fort puissant. Or rien n'est si pernicieux, ni si propre à nous entretenir dans la nonchalance, que le peu de réflexion qu'on fait d'ordinaire sur les récompenses ou sur les peines qui nous attendent après cette vie, quoique l'Ecriture sainte nous avertisse de mêler sans cesse la pensée de la mort dans toutes nos actions.

Dieu a donc voulu exalter sur la terre celui qu'il a couronné dans le ciel, pour confondre les impies qui le méprisaient, et leur montrer par ces marques extérieures de sa toute puissance, que ce n'est pas en vain qu'on s'attache au service de Dieu, et

que comme il nous l'assure lui même il glorifiera ceux qui le glorifient, et couvrira de confusion ceux qui méprisent ses saintes Lois. Ainsi, comme nous sommes persuadés, que Dieu a mis en nos jours l'exemple de saint Géraud devant les yeux des puissants du siècle pour les porter à le suivre, qu'ils prennent garde, que Dieu ne leur reproche un jour de n'avoir pas voulu imiter un homme d'une naissance aussi illustre que la leur, et qui s'élèvera contre eux devant le tribunal du redoutable Juge, comme la reine de Saba s'élèvera un jour contre les Juifs pour les condamner.

Nous prendrons occasion des actions de sa vie de donner à propos quelques avis aux grands du monde, comme vous l'avez voulu. Car c'est par les instantes prières de l'évêque Turpion, du vénérable abbé Aymon, et de beaucoup d'autres personnes, que nous avons été obligés d'entreprendre cet ouvrage. C'est inutilement que j'ai voulu me couvrir du voile de mon peu de capacité pour m'en dispenser. Ils m'ont fermé la bouche, en m'assurant qu'il valait mieux écrire cette Vie sainte d'un style simple et grossier, que de la laisser tomber dans l'oubli. J'ai considéré aussi qu'une narration pompeuse et fleurie ne conviendrait guère à une profession éloignée du faste, et à l'humilité que doit avoir un religieux.

Du reste, j'ai suivi dans cette histoire la foi des témoins. Ils ne m'ont pas rapporté un grand nombre de ces choses extraordinaires que le vulgaire admire, mais ils se font attachés à celles qui marquent que ç'a été un homme très sage, réglé dans sa piété, attentif à ses devoirs, et animé de cet esprit de charité et de miséricorde, que Dieu prise plus que tout le reste; car il dira dans son Jugement à plusieurs de ceux qui auront prophétisé et fait des miracles : Je ne vous connais pas; au lieu qu'à ceux qui auront accompli toute justice, comme l'a fait si excellemment saint Géraud, il dira : Venez les bénis de mon Père. Et véritablement, que lisons-nous de ces saints personnages Job, David, Tobie, et d'autres saints patriarches, que nous ne trouvions dans le comte Géraud ? Aussi ne doutai-je pas, qu'il n'ait été trouvé digne de la compagnie des saints, puisque le céleste Rémunérateur veut bien opérer des miracles par son ministère. Après avoir donc fait son apologie dans cette préface, je vais commencer d'écrire sa Vie au nom de Jésus Christ.

LA VIE DE SAINT GÉRAUD COMTE D'AURILLAC

LIVRE PREMIER

Saint Géraud vint au monde à Aurillac, dans cette partie des Gaules, qu'on appelait autrefois celtique, entre l'Auvergne, le Quercy, et l'Albigeois. Il était Fils du comte Géraud et de la comtesse Adeltrude, l'un et l'autre issus de la première noblesse du royaume, et plus illustres encore par leurs vertus. La piété était même comme héréditaire dans leur maison. On en a deux grands témoins, qui en sont sortis : savoir saint Césaire évêque d'Arles, et le bienheureux Arède abbé de Saint Yrier. Il reçût de ses Parents avec des grandes richesses une éducation toute chrétienne. Mais il y répondit merveilleusement par sa docilité, et par toutes les bonnes qualités de l'âme, qui faisaient juger que Dieu l'avait prévenu de sa grâce, et qu'il l'avait destiné à une sainteté éminente : et véritablement c'est un grand honneur pour ses parents d'avoir mis au monde, et élevé si chrétiennement un fils, qui devait faire la gloire de leur pays, et celle de leur famille dans toute la suite des siècles.

Son illustre père était si retenu dans l'usage du mariage, qu'il se séparait souvent de sa femme pour vaquer avec plus de liberté à la prière, selon l'avis de l'Apôtre. Il arriva donc qu'une nuit il crût entendre dans le sommeil une voix qui l'avertissait de reprendre le lit de sa femme, et que de leur union naîtrait un Fils. Il fût en même temps averti de lui imposer le nom de Géraud qu'il portait lui-même, et que cet enfant serait un jour un grand homme. S'étant ensuite rendormi, il lui sembla que du gros doigt de son pied il sortait un arbrisseau qui crût insensiblement jusques à devenir un grand arbre, dont les branches s'étendaient bien loin. Là dessus croyant appeler ses gens, il leur ordonna d'apporter des fourches pour appuyer les branches de cet arbre; et bien qu'il lui parut croître toujours de plus en plus, il ne trouvait point qu'il passât sur son pied. Véritablement les songes ne sont pas toujours vains; et s'il y a quelque occasion d'y croire, la suite de celui-ci en marque la vérité. Mais voici une autre preuve incontestable de la piété future de notre saint, avant même qu'il vint au monde.

La comtesse sa mère, neuf jours avant sa naissance, s'entretenant dans le lit avec le comte, l'Enfant jeta un grand cri qu'ils entendirent tous deux. Etonnez d'un tel prodige, et ne sachant ce que ce pouvait être, ils appelèrent une femme de chambre, et se faisant apporter de la lumière, ils lui firent parcourir tout l'endroit où ils étaient, pour savoir d'où ce cri pouvait venir. Cette femme n'ayant rien trouvé, on entendit une seconde fois, et peu de temps après une troisième, comme le cri d'un enfant qui vient de naître; ce qui étant tout à fait contre l'ordre de la nature, ne pouvait être attribué qu'à la main de Dieu, qui voulait marquer par ce prodige la naissance de cet enfant, le faire commencer dès le ventre de sa mère à rendre hommage à la sainte Trinité, et donner dans cette voix miraculeuse une idée de la réputation de sainteté dont il devait remplir le monde.

Après être sorti de sa première enfance, dans cet âge tendre où les inclinations naturelles des enfants se montrent à découvert et sans artifice, on remarquait sur son visage tous les traits d'un naturel merveilleux. On sait que dans ces premières années il est ordinaire aux enfants de se livrer sans beaucoup de ménagement à la colère, à la jalousie, à la vengeance, et à des passions semblables; mais Géraud fût parfaitement exempt de ces défauts de la jeunesse. Il avait une douceur, que rien n'était capable d'altérer, une modestie charmante; et les agréments naturels de cet âge joint à de si heureuses dispositions le rendirent aimable à tout le monde.

Il apprit les premiers éléments des sciences, et fût dressé de bonne heure aux exercices de la guerre et de la chasse, qui étaient alors l'occupation ordinaire de la noblesse. Mais une indisposition, qui lui survint, et qui parut par sa durée le devoir rendre peu propre à la guerre, porta ses parents à l'appliquer à l'étude, résolu de le faire entrer dans l'Eglise, si Dieu l'y appelait. Il apprit la musique et la grammaire; ce

qui lui fût d'un grand usage dans la suite, ayant d'ailleurs un esprit vif, et une grande facilité à apprendre.

A peine fût-il sorti de l'enfance, que la vigueur de son tempérament surmontant l'humeur maligne, qui faisait craindre pour sa vie, il parue tout autre qu'on ne l'avait vu jusqu'à lors. Son adresse à manier un cheval était si grande qu'il s'élançait dessus avec une agilité et une force merveilleuse. Le renouvellement de vigueur lui donna d'abord quelque inclination pour l'exercice des armes. Mais la douceur qu'il trouvait déjà dans la lecture des Livres sacrés dont il faisait les chastes délices le remplit de tant de force et de constance, qu'il méprisa toute la gloire qu'il aurait pu acquérir dans cette noble carrière pour s'appliquer tout entier aux exercices de piété, persuadé sur la parole de l'Ecriture, que la sagesse vaut mieux que les forces du corps, et qu'elle est l'unique source des véritables biens, et de la solide gloire. Aussi rien ne fût-il pas capable d'étouffer en lui le désir qu'il avait de se rendre de plus en plus versé dans la science des divines Ecritures; en quoi il excellait si parfaitement qu'il était en état d'instruire les plus habiles.

Ses père et mère étant morts, quoiqu'il se vit le maître des grands biens qu'ils lui avaient laissés, il n'imita pas ces jeunes gens peu sensés, que la vue d'une riche succession enfle d'orgueil. Mais il conserva toujours sa retenue et sa modestie ordinaire. A mesure qu'il croissait en dignité et en puissance, l'humilité jetait des plus profondes racines dans son cœur. Comme il ne pouvait éviter de se donner quelque soin pour recueillir la succession de ses parents, et pour maintenir les droits, qui y étaient attachés, il se voyait arracher avec regret à la douceur d'une vie retirée et toute intérieure, pour se répandre au dehors dans le soin des affaires temporelles. Il ne quittait qu'avec beaucoup de peine cette douce solitude, qu'il s'était faite dans le secret de son cœur, et y rentrait sitôt qu'il lui était possible. Mais pendant qu'il paraissait descendre de ce haut degré de contemplation, comme pour ramper dans la bassesse des choses de la terre; afin de se garantir des atteintes mortelles du péché, il cherchait un asile dans l'exercice de l'amour divin et la méditation des saintes Ecritures, comme les chèvres sauvages en cherchant un dans leurs cornes en les baissant pour ne pas recevoir des coups mortels dans les précipices où elles tombent. Il imitait ainsi le prophète roi, qui ne permettait pas que le sommeil s'emparât de ses yeux, jusqu'à ce que dégagé de toutes les sollicitudes de la journée, il eut préparé une demeure à Dieu dans le fonds de son cœur, et goûté dans le silence combien le Seigneur est doux à ceux qui l'aiment. Aussi pourrions-nous dire de lui, ce que l'Ecriture dit du saint homme Job, que la pierre, c'est à dire Jésus Christ, faisait couler dans son âme des ruisseaux d'huile, de peur que les eaux, je veux dire les sollicitudes du siècle, s'éteignissent en lui la lumière de la charité. Il soupirait sans cesse après cette solide nourriture de son cœur; mais ses occupations domestiques demandaient de lui qu'il interrompit pour quelque moments la douceur d'une vie si tranquille et si sainte, et qu'il s'appliquât aux affaires du siècle pour le bien des autres.

Il se vit donc comme obligé par les continuelles remontrances que lui faisaient ses Officiers de donner quelques soins aux affaires du monde. C'étaient des plaintes continuelles la violence de leur part. «Un prince si puissant, disaient-ils, peut-il souffrir les ravages que des petites gens font impunément dans tous les domaines; et s'ils s'aperçoivent qu'on les laisse faire, n'en deviendront-ils pas plus hardis ? N'est-il pas plus glorieux, et même plus conforme aux Lois de Dieu, de défendre ses droits par les armes, de porter la guerre sur les terres de ses ennemis, et de réprimer leur audace ? Ils ajoutaient, que la véritable sagesse demandait qu'on les repoussât par la force des armes, plutôt que de souffrir lâchement qu'ils oppriment des personnes sans défense et ces sujets. Ces plaintes qui venaient souvent frapper les oreilles de Géraud touchèrent son cœur, et lui firent prendre la résolution d'y apporter quelque remède. Il se jeta entre les bras du Seigneur pour apprendre de lui, selon le précepte de l'Apôtre, à visiter les veuves et les orphelins, et à se garantir de la corruption du siècle.

Il se prépara ensuite à réprimer l'insolence de ces audacieux, tout disposé à leur offrir la paix et à les recevoir en grâce pour peu qu'ils se reconnussent. Il voulut ainsi ou vaincre le mal par le bien, ou s'ils s'opiniâtraient dans leur révolte mettre Dieu

et la justice entièrement de son parti. Un motif si chrétien le porta souvent à leur faire des caresses extraordinaires, et à leur offrir son amitié. Mais la malice de ses emportés était montée à son comble; et bien loin d'être touchés d'une si grande bonté, ils en faisaient des railleries. Alors ne consultant que la générosité de son cœur et la grandeur de son courage, il se mit en devoir, selon cette parole de Job, de briser les mâchoires des méchants pour leur arracher la proie.

Ce ne fût donc, ni par un mouvement de vengeance, comme il est assez ordinaire dans le monde, ni pour s'attirer les louanges des hommes, mais par un amour tendre pour les pauvres, qui n'étaient pas en état de se défendre, qu'il entreprit cette guerre. Il considéra que s'il souffrait plus longtemps ces violences, on le pourrait accuser avec raison d'avoir négligé leurs intérêts, contre le précepte de l'Écriture, qui veut qu'on arrache le pauvre et l'indigent des mains des pécheurs, et qu'on prenne leur défense contre les puissances du monde.

Quelquefois dans l'inévitable nécessité de combattre, il ordonnait aux siens d'un ton impérieux de marcher aux ennemis sans leur présenter la pointe de l'épée; cela eût paru ridicule aux ennemis, si dans un instant Géraud soutenu d'une force divine ne leur eût fait sentir la pesanteur de son bras. Ses gens mêmes en eussent été surpris autant que les autres, s'ils n'avaient reconnu par expérience, que la piété qui triomphait du saint comte au commencement du combat, le rendait toujours invincible. Voyant donc que par cette nouvelle manière de combattre, que la piété conduisait, il sortait toujours victorieux de toutes ses entreprises, ils changèrent leurs railleries en admiration. Assurez de vaincre sous un chef si fidèle à Dieu, ils obéissaient à ses ordres avec joie; et l'on n'entendit jamais dire que la victoire eût trompé leurs espérances. Telle était cependant la protection de Dieu sur Géraud qu'il ne blessa jamais personne, ni ne fut blessé lui-même. Le Seigneur était à ses côtés, comme parle l'Écriture, et il portait ses yeux jusques dans le cœur du comte, où il voyait que ce n'était point pour perdre les ennemis, qu'il avait pris les armes, mais pour réprimer leur audace.

Que personne ne soit surpris qu'un homme juste ait fait la guerre, quoique cela paraisse si peu convenir à la religion. Si l'on examine les choses mûrement, la gloire de Géraud n'en fera point ternie. En effet ne trouvons-nous pas, que plusieurs d'entre les anciens patriarches, tout saints et tout patients qu'ils étaient, n'ont pas lassé, quand la Justice l'a demandé, de prendre vaillamment les armes, afin de repousser leurs ennemis. Abraham ne les prit-il pas pour tirer son neveu des mains de ses ennemis ? David ne les prit-il pas de même contre son propre Fils ? A leur imitation, Géraud crût devoir faire la guerre, non pas pour ravir le bien des autres, conserver le sien, ou pour mais pour mieux dire celui de ses sujets; instruit de cette parole de l'Apôtre, que ce n'est pas sans raison que le prince porte l'épée, et qu'il est le vengeur des intérêts de Dieu.

Il était donc permis à un Seigneur laïque de défendre par la force des armes un Peuple innocent qui lui était soumis, comme il est permis d'arracher la brebis de la gueule du loup, qui marche dans la nuit, suivant l'expression de l'Écriture. Comme les censures de l'Église ne pouvaient arrêter les violences de ceux qui opprimaient ce peuple il fallait employer la force des armes, ou la sévérité des jugements. S'il a combattu, ç'a été pour les intérêts de Dieu pour lequel tout l'univers combat contre les insensés; et bien loin qu'une telle guerre ternit la réputation de Géraud, elle tournait au contraire à sa gloire, puis qu'il a été toujours victorieux de ses ennemis sans fraude, sans ruse et que Dieu l'a si fort protégé qu'il n'a jamais trempé ses armes dans le sang humain, comme nous l'avons déjà observé. Que ceux donc qui sur son exemple font la guerre à leurs ennemis, apprennent aussi de son exemple à ne point chercher leurs propres avantages mais ceux du public. Car on n'en voit que trop, qui par un vain amour de la gloire ou de l'intérêt se précipitent témérairement dans les périls, et s'exposent avec une joie insensée à des maux cuisants pour des récompenses humaines auxquelles mêmes ils ne parviennent pas toujours.

L'ancien ennemi des hommes, qui voyait en ce jeune seigneur des mœurs au-dessus de son âge, et je ne sais quoi de divin, rongé par son envie détestable, faisait

tous les efforts pour le détourner du chemin de la vertu. Mais Géraud déjà instruit à chercher un asile auprès de Dieu par la prière, réprimait tous les traits du démon par le secours de la grâce de Jésus Christ. Toutefois cet implacable ennemi, qui savait par expérience, que Géraud était à l'épreuve de toutes les attaques de la chair, tourna sa rage d'un autre côté, et lui suscita des méchants pour lui faire la guerre, persuadé que ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, je veux dire, renverser l'édifice spirituel d'une solide piété que Géraud avait élevé dans son cœur, il le serait peut-être par le ministère de ses a suppôts.

Néanmoins il n'abandonna pas le dessein de le tenter sur la chasteté, pour laquelle ce jeune homme avait un amour tout particulier. Il savait, cet esprit de malice, que c'était une chose assez nouvelle dans le monde, qu'un homme de son âge eut cette vertu si fort en recommandation. Il employa donc pour lui ravir cette précieuse fleur de la virginité, tout ce qui est le plus capable de la faire perdre. Il lui représentait ce vice dont il tire ses plus forts traits pour blesser les âmes sous les idées les plus capables de l'y faire tomber. Sa fureur augmentait par la résistance. Il mit donc en usage l'ancienne ruse dont il se servit autrefois pour tromper notre premier père et une infinité de ses enfants, je veux dire le ministère d'une femme. Il fit en sorte qu'une jeune fille d'une grande beauté se présenta à ses yeux. A la première vue, le saint surpris, et trop attentif aux charmes de cette créature sentit naître en lui une secrète ardeur pour elle. Il détourna d'abord ses yeux d'un objet si dangereux, mais l'idée ne pût être sitôt effacée de son esprit. Il en était tourmenté comme malgré lui; et le feu de l'impureté prenant de nouvelles forces dans son cœur, il fit savoir à la mère de la fille qu'il l'irait voir la nuit suivante. Il suivit de près le messenger; et il courait ainsi à la perte de son âme. Mais comme les captifs se souviennent toujours de la liberté qu'ils ont perdue au milieu de leurs chaînes, Géraud ne se fût pas plutôt mis en chemin, que rappelant les douceurs ineffables de l'amour divin qu'il avait tant de fois éprouvées; et considérant d'un autre côté son état présent, plein de trouble et d'inquiétude, il se tourna vers Dieu avec beaucoup de larmes, le conjurant de toute l'ardeur de son âme de le garantir des funestes suites de cette cruelle tentation. Il se rendit néanmoins au lieu marqué. La jeune fille s'y trouva de même; et comme s'était en hiver, elle se mit auprès du feu vis à vis de lui; mais l'ineffable bonté du Seigneur avait déjà regardé Géraud d'un œil de miséricorde. Cette fille lui parut si difforme qu'il ne pût croire que ce fut celle qu'il avait vue le matin, jusqu'à ce qu'il en fut éclairci par le témoignage même du père. Alors persuadé qu'un changement si extraordinaire ne pouvait venir que du ciel, et poussant un profond soupir, il se tourna vers le Père des Miséricordes. Aussitôt il sortit, et remontant à cheval se retira à toute bride.

Pour punir l'ardeur criminelle qu'il avait ressentie, il passa dehors le reste de la nuit soutenant un extrême froid. Il commanda ensuite au père de marier au plutôt cette fille qu'il affranchit, et lui donna en même temps une dot convenable. Peut être en usa-t-il ainsi craignant sa propre faiblesse. «Ô vous cède futur du ciel, comment aviez-vous pu être ainsi agité du vent d'une si terrible tentation. C'était pour vous faire reconnaître de quoi vous étiez capable par vous-même. Aussi voyons-nous, que le prince des apôtres que vous aviez choisi pour votre protecteur, et auquel vous vous consacrez vous-même dans la suite avec tout ce qui vous appartenait, n'aurait jamais connu parfaitement sa propre faiblesse, si la tentation ne l'avait éprouvé.» Vous donc, grand saint, qui avez expérimenté ce qu'est l'homme par lui même, et ce qu'il est par la grâce, compatissez à la fragilité de ceux qui recourent à vous.

Nous savons combien il est ordinaire aux saints d'être tentés : ils naissent comme les autres hommes avec des inclinations portées au mal : c'est par des combats continuels qu'ils remportent la victoire, et qu'ils sont couronnés dans le ciel. Il faut donc qu'une âme qui reçoit le poison mortel du vice, succombe enfin ou qu'elle demeure victorieuse de les actions, si elle se soutient par la résistance. Que si ayant pris soin de se remplir des chastes douceurs de la vertu, elle se trouve surprise pour un moment des faux attraits du péché, c'est dans la prière qu'elle doit puiser la force nécessaire pour s'en garantir. Ainsi ce jeune prince devenu plus circonspect par cette

expérience, de même qu'un homme qui craint de faire une chute dans un pas glissant, marchait avec précaution, et veillait soigneusement à la garde de ses sens de peur que la mort n'entrât dans son âme par ces fenêtres, comme parle l'Écriture.

Au reste le Dieu de Bonté et de Justice, qui avait garanti son serviteur d'un si grand danger, lui fit bientôt porter la punition de faute; car quelque temps après il permit qu'il devint aveugle; ce qui aveugle, c qui dura plus d'un an. Ainsi ses yeux, qui s'étaient portés trop curieusement sur un objet défendu, furent privés pour un temps de la vue, même des choses permises; ce qui arriva sans qu'il parut rien d'extraordinaire dans ses yeux, en sorte que ceux qui étaient auprès de lui, évitaient autant qu'ils le pouvaient que les étrangers s'en aperçussent. Pour lui s'humiliant sous la main du Seigneur qui le châtiât, il gardait le silence, préparé à tous les fléaux dont il lui plairait de le frapper. A la vérité il ne refusa pas le secours des remèdes, mais aussi ne les recherchait-il pas avec empressement. Il attendait avec patience le moment auquel Dieu, après avoir satisfait à sa Justice, retirerait ses châtiments et cesserait de l'affliger. Il savait que c'est le propre d'un bon père de châtier son fils. Car le divin Scrutateur des cœurs, qui y découvre les plus légères fautes, ne manque guère de les punir dans ses Elus en cette vie, afin qu'il n'y ait rien en eux qui puisse éloigner ses yeux. Il voulut donc affliger ce jeune homme par l'aveuglement du corps, afin que ce châtiment servit à le purifier de les fautes passées; et qu'il en devint plus pur dans la suite. Aussi Dieu satisfait de ses saintes dispositions le délivra-t-il de ce fléau en lui rendant la vue.

Cependant Géraud, instruit par l'affliction qu'il avait éprouvée, s'appliquait à mener une vie chrétienne sans néanmoins porter les choses à l'excès. Il veillait de sorte à ses affaires domestiques qu'elles ne l'empêchaient pas de vaquer aux exercices de la religion. Il appela auprès de lui des gens de bien, et même des ecclésiastiques des plus règles avec lesquels il vaquait à la prière soit qu'il fût chez lui ou dehors, et récitait l'office divin tantôt en commun, et tantôt en particulier.

Il arriva qu'un dimanche il fût obligé de se trouver à une assemblée importante de plusieurs seigneurs. Pour ne les pas faire attendre, il résolut d'aller au rendez-vous de bonne heure, et pour cela de partir avant le jour; car il évitait avec soin cette orgueilleuse manière de se faire trop prier, ou de se trouver plus tard que les autres aux lieux marquez, comme il est assez ordinaire aujourd'hui à quelques-uns, qui au sortir du lit se remplissent de viande et de vin, au lieu de se réserver pour les amis chez qui ils vont manger; contre l'oracle de l'Écriture : Malheur à la terre de qui les princes mangent dès le matin. Mais Géraud n'en usait pas ainsi. Il trouvait que c'était une chose honteuse qu'un seigneur qui le voyait le maître des autres, devint ainsi l'esclave de ses passions. Il allait à jeun à ces sortes d'assemblées, de peur de troubler sa raison par l'intempérance. Il s'informait exactement s'il n'y avait rien à faire dans ces occasions pour la gloire de Jésus Christ, pour la paix, ou pour l'utilité publique. S'il fallait faire voyage, il entendait la liturgie après l'office de la nuit au point du jour, et recommandant lui-même et les siens à Dieu. Voulant donc partir un dimanche avant l'aurore, il se mit en chemin sans entendre la liturgie, espérant de le faire après l'assemblée; mais il ne lui fût pas possible. Il courut tout affligé de côté et d'autre pour satisfaire à ce devoir, mais inutilement : de forte qu'il appela les ecclésiastiques et les gentilshommes qui avaient coutume de chanter l'office avec lui C'est ma faute, leur dit-il, si nous passons ainsi ce saint jour; mais je vois une chose à faire pour sanctifier autant que nous pourrons. C'est de l'employer à chanter ses louanges; et sur le champ il fit réciter tout le psautier, en se joignant à eux dans cette divine psalmodie d'une manière au-dessus de l'homme. Depuis ce temps-là il ne manqua presque jamais de le réciter chaque jour. Il le faisait même avec une joie si sainte, qu'il en paraissait plus satisfait qu'un ambitieux ne l'est de parvenir à ce qu'il désire le plus.

Il ne sera pas hors de propos de marquer ici quelque chose de ses qualités naturelles, et surtout de son extérieur; car quoique la chair ne serve de rien, comme parle l'Écriture, et que la beauté et la bonne grâce du corps soient mises au nombre des choses vaines, selon le sage cependant, comme il n'est que trop ordinaire, de

faire servir ces agréments extérieurs à l'impureté et à l'orgueil, c'est une grande louange pour Géraud d'avoir été un très bel homme et de ne s'être point laissé aller aux désordres de l'impureté. Il était d'une taille médiocre, mais bien formée; et quoique tout son corps fût parfaitement composé, il avait sur tout le cou d'une blancheur si extraordinaire et tellement fait pour être regardé qu'à peine en voyait-on de semblable. La beauté de l'âme répondait parfaitement à celle du corps, et l'on en voyait les traces peintes sur son front. C'est la parole de l'Ecriture, que la manière de rire, et les traits du visage montrent ce que l'on est intérieurement. Notre saint avait déjà éprouvé combien le Seigneur est doux, et à quel point les chastes embrasements de l'Epoux céleste sont agréables; c'est pourquoi il ne pouvait souffrir que la beauté de son âme fût ternie aux yeux de ce céleste Epoux par les fausses délices de la chair. Ses gens avoient accoutumé de le baisser au cou avec des transports d'une joie toute pleine d'affection, et il ne s'en fâchait pas; l'orgueil qui est toujours farouche n'ayant aucun empire sur son cœur. Il était d'ailleurs léger à la course, et d'un tempérament robuste. Ce que nous ne faisons pas difficulté de rapporter pour montrer combien de louanges il mérite pour avoir su conserver le trésor de l'humilité parmi tant de sujets de s'élever au-dessus des autres; et à quel point sont blâmables ceux qui avec des qualités fort médiocres, souvent même sans en avoir, s'enflent d'orgueil et méprisent tout le monde.

Il perdit peu à peu cette agilité du corps qui le rendait si propre à toute sorte d'exercices par la continuelle application qu'il donnait aux choses du ciel. Néanmoins il conserva toujours un agrément incomparable dans le commerce de la vie civile, et une pénétration d'esprit merveilleuse dans la conduite des affaires. Il évitait toute sorte de paroles de bouffonnerie; et quoique les conversations fussent sérieuses, il ne laissait pas de gagner le cœur de tous ceux qui l'entendaient. Il n'était ni trop sévère dans les répréhensions, ni difficile à pardonner les injures. Il donnait avec délibération, et ne rétractait jamais ses dons, tenant exactement sa parole; à moins qu'il ne fût persuadé qu'il ne le pouvait faire sans péché.

Il avait un si grand amour pour la sobriété, que ne se contentant pas de la pratiquer lui-même, il veillait avec soin pour la faire pratiquer aux autres. Ceux qui mangeaient à sa table n'excédaient jamais les bornes de la tempérance, soit dans le manger, soit dans le boire. Il ne pressait personne sur ce point; et il leur montrait au contraire l'exemple d'une sobriété toute chrétienne, en sorte que toutes choses étaient tellement mesurées, que personne ne sortait de chez lui ou rempli de vin, ou triste d'avoir été mal reçu.

Quoiqu'il prit soin que ses hôtes pour lesquels il était toujours en sollicitude, fussent traités dans sa maison dès le matin; pour lui il ne mangeait jamais avant les neuf heures, et les jours de jeûne avant trois heures après-midi. Ce prince observait en cela le précepte de l'Ecriture, qu'il faut manger pour réparer les forces du corps, et non pour contenter la sensualité. Et véritablement y a-t-il quelque vice qu'on doive éviter avec plus de soin que l'ivrognerie, puisqu'elle donne la mort à l'âme, et qu'au sentiment de l'Apôtre, elle n'exclut pas seulement du royaume des cieux comme l'homicide, mais qu'elle nuit même extrêmement au corps. En effet de là viennent la défaillance des forces, le tremblement des membres, l'épuisement des esprits, et enfin une vieillesse avancée. La vue, la parole, les traits du visage, aussi bien que l'esprit de piété et enfin tout l'ornement intérieur de l'homme se dérèglent par ce malheureux vice; car personne ne peut être rempli de vin, et du saint Esprit; et l'on ne saurait garantir Jérusalem du feu de la luxure si l'on n'éloigne de ses murailles Nabuzardan le Prince des cuisiniers.

Il faisait toujours préparer des sièges pour les pauvres. Il leur faisait même quelquefois dresser des tables en sa présence, voulant voir la qualité et la quantité des viandes qu'on leur donnait. Le nombre de ces pauvres n'était point limité, mais après que ceux qui s'étaient présentés d'abord étaient entrés, s'il en survenait d'autres on les attestait de même. Enfin nul de ceux qui attendaient à la porte ne s'en retournait sans avoir reçu l'aumône. Ses officiers avoient reçu l'ordre de tenir toujours des viandes toutes prêtes, et notre saint les distribuait aux pauvres de ses propres

mains. Il en usait de la même manière à l'égard de la boisson; il l'examinait et la goûtait lui-même. Il la leur envoyait ensuite pour s'en servir avant lui; ce qu'il accompagnait de la moitié du pain de sa table. Persuadé qu'en la personne des pauvres il recevait Jésus Christ même, et que c'était l'honorer d'une façon très particulière que de prendre soin d'eux; il les faisait entrer dans sa maison pour y recevoir en leur personne celui qui se plaît à relever les abattus, et fortifier les faibles, comme parle un prophète. Aussi n'est-ce pratiquer que fort imparfaitement cette divine charité, que de se contenter de faire l'aumône aux pauvres au dehors de sa maison sans les y introduire; puisque cet en quelque manière exclure de chez soi Jésus Christ même, qui a dit : J'étais étranger et vous m'avez reçu.

Mais voulant surpasser la justice des pharisiens, selon le précepte du Seigneur, il faisait mettre à part la neuvième partie du revenu de ses terres qu'il employait à deux usages : l'un à nourrir des pauvres dans quelques-unes de ses maisons; l'autre à leur fournir des habits et d'autres choses nécessaires. Il donnait toujours lui-même ou faisait donner par un fidèle domestique un écu à chacun de ceux qu'il trouvait sur son chemin, prenant garde de n'être vu de personne. Quelquefois même, dans la distribution qu'on faisait de ces pièces d'argent aux pauvres, il se mettait dans leur rang, et en recevait comme les autres, se réjouissant et désirant même de leur ressembler. Il distribuait ensuite avec une charité véritablement chrétienne ce qu'il avait reçu.

Pendant qu'il était à table chacun se tenait dans une posture convenable au respect qu'on lui devait. On n'entendait là ni bouffonneries ni discours fades. On y parlait avec modestie : on n'y disait des choses utiles ou nécessaires que qu'on entremêlait de piété. Il ne faisait qu'un repas chaque jour, mais quelquefois dans les grandes chaleurs il mangeait du fruit ou quelque autre chose semblable. Il faisait lire longtemps durant le repas; et si l'on discontinuait en faveur des séculiers, c'était pour interroger les ecclésiastiques sur la lecture qu'on venait de faire; mais il prenait garde de ne s'adresser qu'à ceux qu'il jugeait capables de lui répondre. Il en avait plusieurs de qualité dans sa maison; et c'étaient des personnes choisies pour les mœurs et pour la doctrine.

Il tenait une conduite plus austère à l'égard des jeunes gens, connaissant, disait-il, les périls de cet âge, et persuadé qu'un jeune homme qui s'en garantit peut espérer de vaincre aisément dans la suite les mouvements déréglés de la chair. Lors donc que ceux auxquels il s'adressait le priaient de vouloir bien parler lui-même, il le faisait ou quelquefois, non avec éclat, avec des paroles affectées, mais avec une simplicité noble et pleine d'une solide érudition.

Comme de temps en temps il se trouvait des gens, qui mêlaient dans l'entretien des plaisanteries, ce qui est assez ordinaire, il n'en paraissait point choqué; mais sans étouffer entièrement la gaieté, il détournait adroitement la conversation à des choses plus utiles. Il ne voulait point qu'il parut de la vanité dans les discours qu'on tenait devant lui. Il savait que c'est un devoir à tous les chrétiens de manger leur pain dans le silence. Sur la fin du repas le lecteur continuait à lire. C'est ainsi que Géraud ou parlait de Dieu ou l'entendait parler par des saintes lectures, employant de cette sorte la plus grande partie du temps qu'il était obligé de donner à la nourriture du corps.

Que ceux donc, qui contre les saintes instructions d'un prophète assemblent dans leurs repas des concerts et des instruments de musique, soient couverts de confusion à la vue d'un si grand exemple. Est-ce là l'ouvrage du Seigneur, et peuvent-ils entendre dans ce tumulte la voix des pauvres ? Quoi donc la parole de Jésus Christ ne sera-t-elle pas véritable, que c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle ? A ces discours frivoles qu'on entend sans cesse parmi ces personnes enivrées du plaisir ne reconnaît-on pas quel est l'amour qui les possède. Oh ! qu'ils seraient bien plus dignes de louange, si à l'exemple de Géraud, se ressouvenant de leur dernière heure, ils pratiquaient ce précepte de l'Apôtre : Soit que vous mangiez ou que vous buviez faites tout pour la gloire de Dieu.

Il pratiquait l'abstinence trois jours de la semaine, sans parler de ceux où elle est d'ailleurs ordonnée; que si une fête solennelle tombait en quelqu'un de ces jours,

à la vérité il ne pratiquait pas l'abstinence, mais il la renvoyait à un autre jour, et nourrissait un pauvre au delà du nombre ordinaire en vue de la solennité. Il en usait à peu près de même lorsque la vigile survenait un dimanche; car dans ce cas il jeûnait le samedi précédent. Que si quelqu'on trouve ce changement peu convenable à un si saint homme, qu'il sache que tout est pur à ceux qui sont purs; c'est à dire, qui usent des aliments par nécessité, et non par sensualité ou par délicatesse, puisqu'en effet c'est là ce que le Juge intérieur considère, ainsi que nous le voyons par les différents exemples d'Elie et d'Esau. Il n'y avait donc rien d'indécent à un homme du monde, d'ailleurs si réglé, si sage, d'user de viandes permises aux personnes de son état, et qui peuvent ne l'être pas à d'autres par les engagements de leur profession. Car le fruit qui donna la mort à notre premier père dans le paradis terrestre, n'était pas mauvais de lui-même mais seulement par la défense que Dieu avait faite d'en manger.

Du reste il était toujours vêtu d'étoffe de laine ou de lin; non pas à la manière de ces nouveaux enfants de Bélial, qu'on peut appeler sans joug, et sans discipline, mais selon la simplicité des anciens; et dans ce juste milieu également éloigné d'une vaine pompe et d'une grossière rusticité. Quant aux habits de soie ou un peu plus précieux que les autres, que la bienséance de sa condition l'obligeait quelquefois de porter, il n'en rehaussait jamais l'éclat dans les grandes solennités de l'Eglise, ni par la considération de quelque Seigneur que ce pût être. Il aurait porté vingt années de suite le baudrier où son épée était attachée, s'il avait autant duré. Que dirai-je de ses équipages et de tous ses vains ornements dont les grands seigneurs tâchent de relever leurs trains ? L'or n'y était point employés aussi n'était-ce pas dans le vain éclat de ce métal, ni dans la multitude de ses richesses, mais en Dieu seul qu'il mettait sa gloire. Grande leçon surtout, pour les personnes consacrées à Dieu, qui mettent toute leur étude à orner leur corps, au lieu de s'attacher à la beauté de l'âme, et qui ne pouvant s'attirer du respect par la régularité de leur conduite, croient fausement y parvenir par ces marques extérieures de grandeur.

Les pauvres, et tous ceux qui souffraient souffraient quelque oppression trouvaient auprès de lui un accès sûr et facile, sans qu'il fut nécessaire d'employer les présents. Plus il les voyait dans la nécessité, plus il se sentait porté à les soulager. Sa compassion s'étendit non seulement sur ses voisins, mais même sur les personnes éloignées, que la réputation de sa charité lui attirait de toutes parts. Il entrait avec plaisir dans les affaires des pauvres, par lui-même, ou par des personnes sages auxquelles il en commettait le soin; et il terminait ainsi leur différends. Quand il voyait le feu de la division en quel que endroit, il faisait dire des liturgies le jour que se devaient décider les procès, pour demander à Dieu la concorde, et secourir ainsi spirituellement ceux qu'il ne pouvait aider d'une autre manière, Il ne souffrait pas qu'un seigneur dépouillât son vassal pour quelque légère offense; mais se faisant rendre compte des choses, il priait ou menaçait selon l'exigence des cas, et calmait ainsi toutes les petites querelles. Il n'y avait qu'une chose où la rigueur de sa justice se laissait fléchir; c'était lors qu'un homme de basse extraction se trouvait coupable de quelque faute considérable à l'égard d'une personne de qualité; car il appuyait de sorte la cause du pauvre, qu'il trouvait moyen de satisfaire l'homme de condition, étant altéré de la justice qu'il rendait également et aux siens, et aux étrangers.

Cet amour de la justice était si bien ordonné, que la bonté de son cœur, et la compassion qu'il avait pour les misérables, n'affaiblissait point la vigueur de son zèle; et cette vigueur ne lui faisait jamais oublier ce qu'il devait à l'humanité. Il imitait Job, cet homme simple et droit, comme parle l'Ecriture; et quoi qu'il fût extrêmement tendre sur les misères des pauvres, cependant il n'avait garde de laisser leurs crimes impunis, sachant que c'est un ordre de la Justice divine, que les méchants expient par un supplice temporel des crimes dont l'impunité peut en attirer d'autres, et le souvenir que David à la mort avait ordonné qu'on fit périr Joab et Séméi.

Des voleurs s'étant cantonnés dans une forêt d'où ils couraient sur les passants et sur les voisins, pillant et tuant par tout, Géraud en étant averti mit des soldats en campagne pour les enlever. Un paysan s'était jeté parmi eux, pour éviter leur furie, et sans aucun mauvais dessein. Cependant les soldats de Géraud ayant pris tous ces

voleurs, et craignant ou que leur maître ne leur pardonnât, ou que peut-être il ne les blâmât de les avoir amenés devant lui sans les punir, leur arrachèrent à tous les yeux, et par conséquent à ce pauvre paysan, qui se retira ensuite du côté de Toulouse. Mais longtemps après Géraud apprenant que cet homme n'était point de la troupe de ces voleurs fut extrêmement affligé, le fit chercher par tout; et ayant découvert qu'il était du côté de Toulouse lui envoya cent écus, avec ordre au porteur de lui demander pardon en son nom.

L'exemple que nous allons rapporter montrera avec quelle affection il consolait les affligés, et soulageait les misérables. Quelques personnes avaient un différent avec un prêtre leur voisin; et les choses s'animèrent de sorte qu'enfin ils lui crevèrent les yeux. Géraud tâcha de le consoler le mieux qu'il pu, en l'exhortant à la patience; mais afin que ses paroles ne fussent pas tout-à-fait sans fruit, il lui donna par un acte authentique les revenus d'une Eglise qui lui appartenait. Quelque temps après l'un de ceux qui avait maltraité ce prêtre fut pris par les officiers de la justice, et mis en prison; ce que l'on ne manqua pas de rapporter à ce prince, dans la pensée que cela dût être pour lui le sujet d'une grande joie. En effet, comme s'il eut été animé du désir de la vengeance, il courut à vola vers la prison; mais parce qu'il y avait d'autres affaires importantes qu'on devait terminer le lendemain, il voulut qu'on attendit à juger le criminel, qu'elles fussent finies. Les officiers de la justice s'étant retirés le soir, il commanda secrètement au concierge de laisser évader le criminel, après lui avoir fait prendre de la nourriture, et donner même des souliers dont il avait besoin. Le lendemain tous les juges s'étant rassemblés autour de lui, il commanda qu'on lui amenât le criminel : mais le concierge qui faisait semblant de n'oser paraître, envoya tout tremblant quelques-uns de ses amis, pour dire au comte qu'il s'était évadé. Géraud alors dissimulant sa pieuse tromperie menaça d'abord le concierge mais s'adoucissant ensuite : «Je ne le blâme pas, dit-il, car j'apprends que ce bon prêtre a déjà pardonné à ce criminel.

Un jour deux prisonniers accusés d'un grand crime lui furent présentes; et leurs accusateurs demandaient instamment qu'il les fit punir du dernier supplice. Il ne découvrit pas d'abord sa pensée, ne voulant pas leur faire grâce à la vue de tout le monde; car il se mesurait de telle sorte dans ses œuvres de charité qu'on n'y pouvait trouver d'excès, mais s'adressant à ces accusateurs : «S'ils doivent mourir, leur dit-il, il est juste qu'on leur fasse prendre auparavant quelque nourriture, comme la coutume le demande;» et leur en faisant apporter, il les fit délier, afin qu'il puissent plus librement prendre ce dernier repas. Après quoi leur donnant son couteau : «Allez vous-même, leur dit-il, couper l'osier avec lequel on vous doit étrangler. Il y avait près de là une forêt où ces sortes d'osiers se trouvaient en abondance. Ces misérables, y étant entrés, et faisant semblant de chercher ce funeste instrument de leur supplice, m'enfoncèrent si avant dans la forêt qu'on ne les vit plus, et par là se garantirent de la mort qui leur était préparée. Ceux qui étaient présents pénétrant le dessein du comte, m'osèrent les aller chercher. C'était au reste sa conduite dans ces sortes de rencontres, qu'à l'égard de ceux qui s'étaient comme dévoués au crime, il les punissait, ou en les condamnant à des grosses amendes s'ils ne méritaient pas un plus rude châtiment, ou en les faisant flétrir d'un fer chaud. Mais il était fort indulgent à l'égard de ceux qui n'étaient pas dans l'habitude du crime, et qui péchaient plutôt par faiblesse que par malice, On n'a même jamais oui dire, qu'il ait été présent au supplice ou à la mutilation de personne.

D'un grand nombre de saintes actions qu'il a faites, nous n'en rapportons ici que très peu, dont nous sommes bien informés, et qui suffisent pour faire connaître sa piété. Nous en rapportons même de fort petites, mais qui ne laissent de pas montrer sa haute vertu. Un jour, par exemple, comme il vit une femme qui labourait, il lui demanda pourquoi elle s'appliquait ainsi à un travail, qui ne convenait pas à son sexe, qu'aux hommes : elle lui répondit, que son mari était malade; que le temps des semailles allait passer, et qu'elle n'avait personne pour lui aider. Le comte touché de compassion, lui fit donner autant d'écus, qu'il lui fallait de jours pour ensemer sa terre, lui ordonnant d'avoir un laboureur pour cela, et de s'abstenir de vaquer à un

travail qui n'appartenait qu'à des hommes. La nature, dit saint Ambroise, n'aime pas ce qui se fait contre ses lois; et son auteur qui est Dieu, ne veut pas qu'on trouble l'ordre. Cette action paraît petite; mais elle est grande en effet si l'on considère l'esprit, avec lequel Géraud l'a faite; c'est à dire, cet amour de l'ordre et de la bienséance, qui veut que chacun demeure dans les bornes de son état.

Une autre fois se trouvant en chemin, il y vit un vieux paysan qui fauchait des pois, et des enfants qui les lui enlevaient. Il poussa son cheval vers cet homme; et lui ayant demandé si ces enfants lui avaient pris ces pois. «Non, monsieur, lui dit-il, je les leur ai donné gratuitement.» «Cela est bien, dit le comte; que Dieu vous en récompense»

Il arriva un autre jour, que son officiers, lui ayant préparé à manger sous un cerisier, dont le fruit était déjà mûr. Ils en coupèrent quelques branches, avant qu'il fût arrivé. Le paysan à qui l'arbre appartenait, s'en étant plaint, le comte le dédommagea sur le champ : quelqu'un dira peut-être, que de pareils traits de sa vie ne méritaient pas d'être rapportés; mais pour nous, qui en jugeons autrement, nous croyons que ces actions, quoique petites en apparence, sont très propres à montrer la délicatesse de la conscience de notre saint; et qu'un homme si attentif à garder les règles de la justice dans de petites occasions, ne pouvait manquer de les observer dans de plus grandes. Ne voyons nous pas dans l'Evangile, que le Sauveur du monde a loué la charitable disposition de cette veuve, qui ne mit que deux deniers dans le tronc du Temple ?

Mais à l'égard de ses vassaux il était si bienfaisant et si doux, qu'on en était quelquefois surpris. Cette bonté qui paraissait excessive, donnait souvent lieu à plusieurs de le blâmer, comme si c'eût été par timidité, ou par faiblesse, qu'il eut souffert que des petites gens l'offensassent; et il ne s'en fâchait point, quoiqu'il soit assez ordinaire aux grands de le faire. Ayant trouvé sur son chemin quelques-uns de ses paysans, qui abandonnaient leurs habitations pour se retirer dans une autre province; et leur ayant demandé où ils allaient avec leurs meubles, ils lui répondirent qu'ils sortaient de ses terres, parce qu'il les avait maltraités, quoiqu'il ne leur eût fait que du bien. Les gardes de ce prince tachèrent de lui persuader de faire châtier ces insolents, et de les renvoyer ensuite chez eux; mais il ne voulut pas, sachant qu'ils avaient les uns et les autres un Maître dans le ciel. Il avait coutume au contraire selon le précepte de l'Apôtre, de ne pas traiter ses inférieurs avec dureté, et avec menaces. Il leur permit donc de s'en aller où ils voudraient, et leur donna même la liberté du commerce.

Au reste, il faut que je marque ici la fausseté de ce que je n'ai pu, sans dépit, entendre dire à un certain homme, que Géraud ne dispensait jamais les débiteurs de lui donner caution; cela est très faux : comme le témoignent ceux qui ont souvent vu, que non seulement il les en dispensait, mais qu'il leur remettait encore le principal.

Il arrivait quelquefois, que les vassaux, ou même ses ecclésiastiques, qui l'aimaient aussi tendrement que s'il eût été leur père, lui faisaient des petits présents de pain de cire. Il les recevait comme des choses fort considérables, et les en remerciait avec une extrême affection. Il ne se servait point de cette cire pour son propre usage, mais il la faisait brûler devant l'autel, ou devant les reliques des saints qu'il faisait quelquefois porter dans ses voyages. Que s'il arrivait que la cire destinée pour son service manquât quelquefois, ses valets de chambre employaient l'écorce de bouleau ou des torches faites avec du sapin qu'ils portaient devant lui, et dont ils se servaient dans leurs fonctions. Si donc Géraud était si délicat, et si retenu à ne pas employer pour des usages particuliers les présents qu'on lui faisait volontairement, comment pourrait-on comprendre qu'il eût exigé à la rigueur le droit dont nous venons de parler. Nous savons au contraire qu'il s'est souvent relâché de ceux qui lui étaient légitimement dûs, et que bien loin d'user de sévérité, ou de menaces en vers ses domestiques contre le précepte de saint Paul, il dissimulait quelquefois leur mauvaise administration, et souffrait, comme dit le même apôtre, l'enlèvement de ses biens sans se plaindre.

C'est ce qui paraîtra encore mieux par cet exemple : Un voleur se glissa la nuit

dans la tente de ce Prince lorsqu'il voyageait; et comme il était éveillé, et que selon sa coutume, il avait une bougie allumée auprès de son lit, car il s'entretenait avec Jésus Christ par la prière et par la méditation dans ce temps là comme dans un autre, il aperçut le voleur, qui parcourait tout d'un oeil avide, cherchait à enlever quelque chose. Cet homme jeta les yeux sur un carreau couvert d'une étoffe de soie; et comme il étendait la main pour le prendre : Qui es tu, dit le comte ? A cette voix le voleur saisi de frayeur ne savait quel parti prendre. «Achève donc ce que tu as commencé,» continua Géraud, «et sors d'ici adroitement de peur qu'on ne te découvre.» Ce voleur se retira donc avec l'oreiller. Quel autre que ce prince en eût usé de la sorte ? Certainement cela me parait plus digne d'être admiré, que s'il avait traité ce malheureux comme il le méritait.

Il était de même très circonspect à ne tromper personne, selon le précepte de l'Apôtre, comme on le va voir dans une chose qui lui arriva à son retour de Rome auprès de Padoue, où il campa sous des tentes. Des Vénitiens ayant appris qu'il passait sur leurs terres s'empressèrent pour le voir; car la grandeur de sa naissance, la piété, sa charité l'avaient rendu célèbre dans toutes ces contrées. Quelques marchands, vinrent encore à cet espèce de camp, et courant ça et là pour tâcher de débiter leurs marchandises, les plus apparents d'entr'eux furent à la tente du prince, et demandèrent à ses officiers, si le seigneur compte, comme tout le monde l'appelait, ne voulait pas acheter quelque manteau, ou quelques parfums. Géraud les fit approcher, et leur dit qu'il s'était pourvu à Rome de ce qui lui était nécessaire, mais qu'il voulait qu'ils lui dissent librement s'il n'avait point acheté trop cher; il fit apporter les manteaux qu'il avait achetés, parmi lesquels il y en avait un d'un grand prix. Un Vénitien demanda ce qu'il avait coûté; et l'ayant su, il dit au comte, que ce manteau aurait valu beaucoup plus à Constantinople. Le prince à ces paroles eût peur d'avoir fait une grande faute; et voyant là quelques personnes de Rome de sa connaissance, il leur mit en main autant d'argent que le Vénitien avait dit que le manteau pouvait valoir au delà de ce qu'il avait été acheté. Il les pria même de remettre cet argent au marchand qui le lui avait vendu, et leur enseigna sa demeure. Il arrive rarement que ceux qui paraissent les plus touchés de sentiments de pénitence, et qui veulent le plus sincèrement changer de vie, ayant une délicatesse de conscience pareille à celle de notre saint, et qu'ils croient manquer en des semblables occasions. Mais Géraud pénétré de la grandeur de Dieu, et de la bassesse de l'homme ne trouvait aucun péché léger; l'amour dont il brûlait pour Dieu, faisait qu'il craignait de l'offenser jusques dans les plus petites choses.

Nous avons déjà observé qu'outre la dîme de ses biens qu'il payait exactement, il faisait mettre à part la neuvième partie du reste pour l'employer aux différentes nécessités des pauvres, instruit que la justice chrétienne, comme nous l'avons dit, surpasse celle des pharisiens. Ses revenus étaient considérables, mais il les laissa tels qu'il les avait reçus de ses aïeux, n'ayant fait en toute sa vie qu'une seule acquisition d'un petit champ, qui était enfermé dans un de ses domaines, en quoi il fût imité par ceux qui prenaient soin de ses terres car ils ne pensèrent jamais, non plus que lui, à augmenter leur bien. Ce n'est pas là comme en usent ordinairement les riches du monde, qui oubliant la terrible menace d'un prophète, brûlent de l'insatiable désir de joindre une maison à une autre maison, un champ à un autre champ, une vigne à une autre vigne, malheur à ceux là, dit le prophète.

Géraud content des biens qu'il tenait de ses pères, n'employait ni la violence ni la calomnie pour les augmenter. Aussi le Seigneur veillait-il lui-même à leur conservation, et le défendait-il de l'avidité de ceux qui les voulaient usurper. Il possédait de si grands biens en diverses provinces qu'on le pouvait regarder comme véritablement riche; mais ni la multitude de ses terres, ni ses grands revenus, n'enflèrent jamais son cœur. Il ne voulait d'autre bien sur la terre, que le Seigneur, comme parle le roi-prophète. Aussi Dieu le comblait-il de ses biens les lui donnant comme par surcroît, parce qu'il ne cherchait que son royaume et sa justice. En effet, il était devenu si puissant, et si à couvert de ses ennemis par la protection de Dieu, que cette parole de Job lui convenait : Vous lui avez servi de forteresse, et ce qu'il

possédait sur la terre s'est augmenté.

Rapportons encore cet exemple, pour montrer à quel point il observait le précepte de l'Apôtre de vaincre le mal par le bien. Etant arrivé peu de temps après au port de Plaisance, il y vint un ecclésiastique qui en prenait soin, qui demandant une trop grosse somme pour le passage de ceux qui accompagnaient ce Prince, se mit si fort en colère contre eux, qu'il leur dit des injures, sans épargner même l'évêque de Rodez et d'autres seigneurs. Le saint homme qui se tenait éloigné, craignant quelque désordre, s'avança vers eux, et les pria de ne rien répondre. Puis s'adressant à l'ecclésiastique il tâcha de l'apaiser, et lui fit même quelques présents. Comme cet emporté vit avec quelle facilité Géraud avait empêché l'évêque et tous les autres de répondre, et qu'il était lui-même radouci, lui demanda qui il était. Le saint lui répondit avec simplicité, qu'il était de la province d'Aquitaine, et peu considérable dans le monde. Mais l'ecclésiastique frappé de son air majestueux et de la douceur de ses paroles revint de son emportement; et ne se contentant pas de relâcher son droit de passage de tous ceux qui étaient de la compagnie de Géraud, il remplit même de vin leurs flacons et leurs outres. C'était un des talents que ce prince avait reçus du Seigneur, de gagner les cœurs de tout le monde, tant par les charmes de sa personne, que par les grâces de son discours; en sorte qu'il était également cher aux grands et aux petits, et que les princes et les rois mêmes avaient pour lui une vénération singulière.

Et ce n'est pas sans raison que tout le monde l'aimait, car il aimait tout le monde. Rapportons par exemple de quelle manière il traita comme ami, un de ceux qui avaient quitté les terres il y avait quelque temps, comme nous l'avons déjà dit. Cet homme qu'il trouva dans le même chemin passait riche et fort puissant dans l'esprit de ceux avec qui il demeurait. Les officiers de Géraud l'ayant reconnu, le lui amenèrent tout tremblant et hors de lui-même. Le saint lui demanda sur quel pied il était dans le pays. Le malheureux fugitif lui ayant répondu qu'il y était dans une situation très honorable. Je ne vous nuirai pas, lui répartit le saint; et ils défendit sur le champ à tous ses officiers de dire à personne de quel pays, ni de quelle extraction était cet homme. Il lui fit ensuite quelques présents à la vue de tout le monde; et le traita avec distinction soit dans l'entretien, soit dans le repas. Peu de personnes seraient capables d'un pareil trait de bonté. Il n'appartient qu'à Géraud, qui bien loin d'être esclave de l'avarice, n'avait que la miséricorde dans le cœur, de porter jusqu'à ce point la générosité chrétienne.

Dans le même temps, il arriva qu'un homme du côté de Bourges s'était rompu la cuisse auprès de Rome, il n'avait avec lui que sa femme, et se trouvait abandonné de tous les compatriotes. Mais Boniface, qui était un officier de Géraud, ayant rencontré cet homme par hasard, et sachant la nécessité où il se trouvait, l'amena au comte. «Voici, lui dit-il, que j'ai trouvé un sujet qui vous plaira fort. C'est un homme qui manque de tout secours. Le saint ravi de cette heureuse rencontre, le prit avec lui, et le ramena jusqu'à Brioude, et lui donna dix écus pour s'en retourner dans sa maison. Tous ces exemples édifiants nous montrent combien le Seigneur l'avait enrichi du don de miséricorde sur les misères du prochain.

Cependant comme nous sommes instruits par les divines Ecritures, que l'ivraie croît parmi le bon grain qu'elle le couvre, et l'étouffe même quelquefois : et que la malignité de Caïn a exercé la patience du juste Abel, il était à propos que ce prince eut part à cette marque de l'élection de Dieu, et qu'à l'exemple de Job il trouvât dans ses voisins la fureur des dragons, et la voracité des autruches. Il fût souvent insulté par les plus puissants seigneurs de sa province, les affaires de l'état étant alors extrêmement brouillées. Les grands Seigneurs portaient leur insolence jusqu'à s'approprier les vassaux du roi. On était assez instruit du bonheur qui accompagnait Géraud à la guerre, et combien il était redoutable à ses ennemis. En effet, on avait vu souvent retomber sur eux-mêmes le mal qu'ils voulaient lui faire, selon cette parole de l'Ecriture : Celui qui creuse une fosse à son prochain y tombera lui-même.

Guillaume duc d'Aquitaine était bon et recommandable par bien des endroits; mais devenu fort puissant, il voulut obliger le comte, non par des menaces mais par

des prières à quitter le parti du roi pour prendre le sien. Le comte refusa constamment de le faire, et lui recommanda seulement Raynaud son neveu, et un grand nombre de gens de guerre qui le suivaient. Le duc n'eut aucun chagrin contre lui d'une conduite si généreuse, ne pouvant oublier, que le duc Bernard son père l'avait recommandé dans sa jeunesse à Géraud qu'il aimait fort; ce qui l'obligeait d'avoir pour ce saint comte une vénération et une tendresse particulière. En effet, il l'invitait à le venir voir, lorsqu'il s'en présentait quelque occasion; et il était si charmé de la douceur de son entretien, qu'il l'obligeait comme par force, à demeurer quelque temps auprès de lui, et ne s'en séparait jamais qu'avec beaucoup de peine.

Il arriva un jour que le même duc étant entré en armes dans un endroit, y demeura assez longtemps avec notre saint; en sorte que toutes les provisions que Géraud avaient apportées vinrent à manquer peu à peu. Cependant les troupes du duc, qui ravagèrent le pays, firent un fort grand butin; ce qui remplit de terreur tous ces Peuples, et leur fit prendre la suite après avoir abandonné leurs biens. Mais comme les gens du comte ne trouvaient personne qui pût leur fournir des vivres en payant, il fût réduit à une grande misère; car il ne voulut pas souffrir que l'on prit rien de ce butin pour n'avoir aucune part au péché des autres. Il ne laissa pas néanmoins d'accompagner toujours le duc, quoiqu'il se vit exposé tous les jours aux railleries de ceux qui étaient dans l'abondance, tandis qu'il manquait presque de tout. Il s'en trouvait néanmoins de plus sensés que les autres, qui gémissant intérieurement de ne pouvoir imiter une conduite si sage et si désintéressée, faisaient hautement son éloge. Et ce fût principalement depuis ce temps-là qu'on lui donna le surnom de bon.

Il s'était acquis une si haute estime dans l'esprit du duc Guillaume, que ce prince eut le dessein de lui faire épouser sa sœur, poussé à cela par Ermengarde sa mère, qui était charmée de la piété du comte. Mais le Sauveur de nos âmes, qui avait choisi une Mère Vierge, avait imprimé dans son coeur un si grand amour pour la chasteté dès les plus tendres années, qu'une alliance si illustre ne fût pas capable de le tenter.

Il avait tant d'amour pour cette vertu angélique, qu'il était percé de douleur lorsqu'il lui arrivait dans la nuit quelque songe contraire à la pureté. S'il se trouvait quelquefois surpris dans le sommeil par cet involontaire effet de la faiblesse humaine, son valet de chambre lui apportait dans un lieu particulier d'autres habits pour changer, avec une cuve et de l'eau pour se baigner, et se retirait en fermant la porte, parce que le comte ne voulait pas qu'on le vit nu. C'est ainsi que ce saint homme jaloux de la pureté de son corps, avait tant d'horreur pour tout ce qui était capable de la ternir, qu'il tâchait d'en effacer les tâches même involontaires, non seulement avec de l'eau, mais encore avec ses larmes. Cette conduite pourra d'abord paraître ridicule, mais ce ne sera qu'à ceux dont l'esprit est rempli de sales idées, et qui négligent de se purifier lors même qu'ils tombent dans les plus grandes impuretés. Géraud au contraire, savait qu'il est écrit : Apportez tous les foin possibles à la garde de votre cœur. Et que celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu. Que l'on juge par là de quelle estime est digne un homme, qui a su joindre à l'abondance de toutes choses un si grand amour pour la chasteté. Y a-t-il rien de plus excellent ? puisque selon la parole de saint Martin, rien n'égale la virginité.

Le comte Adémare faisait cependant tous ses efforts pour obliger Géraud à se soumettre à son autorité, mais inutilement, n'ayant pas à même voulu reconnaître celle du duc Guillaume encore plus grand Seigneur; imitant ainsi Mardochee contre ce nouvel Aman. Comme Géraud vivait en paix avec ce duc, il semblait qu'il n'avait rien à craindre. Néanmoins, parce que la persécution ne manque jamais à ceux qui sont fidèles à Jésus Christ, le démon suscita contre lui le comte Adémare, qui lui fit une rude guerre, quoique à sa confusion. Ce comte ayant appris que notre saint était campé dans une grande prairie avec peu de gens durant la nuit, charmé de trouver une occasion si favorable, s'avança avec une troupe d'élite pour le surprendre. Cependant Géraud dormait tranquillement avec les gens dans le même lieu. Mais celui qui protège l'innocent, et qui prend soin d'Israël veillait à sa défense; car, comme il est dit dans Jérémie, que le Seigneur cache le juste, Dieu étendit sur Géraud, et sur

la troupe, comme un nuage épais, qui le déroba à la vue de ceux qui le cherchaient, et qui parcoururent de tous côtés cette prairie sans le pouvoir découvrir. Ainsi l'impie Adémare voyant son entreprise devenue inutile, se retira plein de confusion; tandis que le juste, comme il est écrit, joignit à la pureté de ses mains une nouvelle force par les louanges qu'il rendit au Seigneur.

En même temps une partie des gens d'Adémare m'emparèrent du château d'Aurillac. Géraud l'ayant appris se mit à la tête de quelques soldats, que le hasard avait rassemblé autour de lui, et s'avança pour les en chasser. Adémare de son côté, se mit en campagne pour soutenir les siens. Mais voulant reconnaître la troupe de Géraud avant que de paraître à sa vue, il détacha quelques coureurs, qui crûrent, comme c'était la nuit, que dès pointes de collines toutes blanches étaient autant de tentes; et là dessus saisis de frayeur ils tournèrent bride, et rapportèrent au compte Adémare ce qu'ils croyaient avoir vu. Géraud en fut d'abord informé par une dame chez qui ces espions avaient passé. Mais Adémare abattu par le doigt de Dieu, s'en retourna avec son armée. Ceux qui s'étaient saisis du château, sachant qu'ils ne devaient point attendre de secours, se soumirent à la clémence de Géraud, et le prièrent de leur permettre de se retirer avec honneur; ce qu'il leur accorda, malgré la juste indignation de ses soldats, qui voulaient du moins qu'on les désarmât. Il fit plus, il posta deux de ses gens, pour empêcher qu'on ne leur prit rien de leur bagage, triomphant ainsi glorieusement de ses ennemis sans répandre de sang. Jésus Christ releva la gloire de son serviteur par l'endroit même qu'on l'avait voulu flétrir.

Tout cela m'empêcha pas que Godefroy comte de Turenne ayant ramassé quelques troupes, ne s'avançât pour inquiéter Géraud, et pour ravager ses terres. Mais Dieu permit qu'il se fit lui-même une si profonde blessure avec son épée qu'il lui fût impossible de continuer son chemin; de sorte, que reconnaissant la main de Dieu sur lui, il cessa de fatiguer le comte Géraud. Fuyons Israël, pouvait-il dire, avec les ennemis du peuple de Dieu, car le Seigneur combat pour lui contre nous.

Le frère du comte Adémare plus hardi ou plus téméraire, ne laissa pas de se saisir par adresse du château, qui est situé sur le haut de la montagne, au pied de laquelle est le monastère. Mais ensuite intimidé par toutes ces marques de la protection de Dieu sur Géraud, il en sortit au plus vite après l'avoir pillé. Il ne pût résister néanmoins aux justes plaintes que lui firent ceux qu'il avait dépouillés : il leur rendit ce qu'il leur avait enlevé, et vint demander pardon au fait comte; car la réputation de sa sainteté était si répandue dans le monde, et l'on avait pour lui tant de respect, qu'on se tenait comme assuré que tout le mal qu'on entreprendrait de lui faire tournerait au désavantage de ceux qui seraient, comme s'ils avaient commis un sacrilège.

Toutes ces différentes attaques, et plusieurs autres par lesquelles les enfants de ténèbres cherchaient à persécuter cet enfant de lumière n'empêchaient pas notre saint de prendre en main la défense des pauvres. Il pardonnait si généreusement à ceux qui l'avaient offensé, qu'on eut dit qu'il avait plus d'ardeur pour les recevoir en grâce, qu'ils n'en avaient eux-mêmes pour la demander. Il préférait toujours les intérêts des pauvres aux siens, comme un charitable médecin qui tout blessé qu'il soit lui-même, semble oublier son mal pour prendre soin de celui des autres.

Il avait pris une telle supériorité sur les ennemis, que le mal qu'ils lui voulaient faire, tournait toujours contre eux mêmes, comme on l'a pu voir par tout ce que nous venons de dire, et qu'il paraîtra encore mieux par cet exemple. Adérelme frère du comte Adémare non content de l'injure qu'il avait fait au saint, en entrant les armes à la main dans ses terres, et peu touché du pardon qu'il avait reçu de la générosité toute chrétienne du saint comte, ne laissait pas de chercher encore toutes les occasions de lui faire de la peine. Ayant donc ramassé quelques scélérats, il tenta d'enlever cette place, pendant que Géraud était à la liturgie. Mais ceux qui faisaient garde au dehors, l'ayant aperçu fermèrent les portes. Il s'éleva à l'instant un grand bruit parmi les chevaliers, qui entendaient la liturgie avec le saint, et qui voulaient sortir l'épée à la main pour chasser ses téméraires. Mais le comte voulut qu'on achevât la sainte action qu'on avait commencée; et cependant l'impie Adérelme

tournant le long du château avec ses gens, se contenta d'enlever sept chevaux. Après quoi voyant l'inutilité de sa course, il se retira tout confus. On dit que Géraud arrêta ses soldats sur la porte du château, et se contenta d'invoquer le Seigneur en chantant des psaumes. Mais la punition de Dieu se fit sentir peu de jours après sur le téméraire Adélelme d'une manière si terrible qu'elle paraîtrait incroyable si l'on ne l'avait appris de personnes dignes de foi; car il perdit dans peu de temps près de soixante de ses chevaux; et lui-même mourut quatorze jours après d'un terrible genre de mort. C'est ce que le moine Adelbert, qui a accoutumé de prêcher souvent la parole de Dieu dans le Limousin, a attesté. Il était alors préposé à la garde du trésor de l'église saint Martial de Turéne, où il s'était retiré pour se mettre à couvert des violences de cette nation perfide. Au reste ces pillards, voyant ce qui venait d'arriver à Adélelme, renvoyèrent les sept chevaux à notre saint comte.

Il se vit contraint quelque fois malgré lui, de faire sentir à plusieurs les effets de sa puissance, et de réprimer l'audace des méchants par la force de ses armes, comme il arriva à l'égard d'un scélérat nommé Arlaud. Celui-ci s'était cantonné dans une petite ville appelée saint Séré, d'où se répandant dans les lieux voisins, il faisait des irruptions sur les terres de Géraud. Le comte ne laissait pas malgré toutes les violences d'en user civilement avec lui parlant de paix avec ceux qui haïssent la paix, suivant l'expression du prophète; jusques même à lui envoyer des présents, comme des armes et d'autres choses, pour tâcher d'adoucir la férocité de ses mœurs. Mais cet homme extravagant et brutal, attribuant à lâcheté et à bassesse de cœur, ce qui était un effet de la piété et de la charité de notre saint comte, se jeta avec plus de fureur qu'auparavant sur ses officiers, jusqu'à ce que Géraud considérant que l'unique moyen de ranger à la raison un homme si déraisonnable était d'armer puissamment contre lui, ramassa ses troupes, et s'alla présenter devant son château, d'où il l'arracha de force avec un succès incroyable, sans qu'il en coûtât la vie à personne.

Le misérable ayant été amené devant lui, tout couvert de honte, Géraud au lieu de le punir, le traita avec toute la douceur possible; et comme il se tenait dans une posture, qui marquait assez sa confusion, et qu'il priait le comte de lui pardonner. «Vous avez assez éprouvé, lui dit Géraud, que vous n'êtes pas en état de vous mesurer avec moi. Prenez donc garde à vous-même à l'avenir; et qu'il ne vous arrive plus de faire les actions d'une bête féroce plutôt que d'un homme raisonnable, comme vous avez fait jusqu'ici, de peur qu'il ne vous arrive pis. Je veux bien vous renvoyer sans exiger de vous aucun serment, ni même des otages. Et quoique je fusse en droit de me dédommager de tous les vols que vous avez faits sur mes terres, j'aurai soin néanmoins d'empêcher qu'on n'emporte rien de chez vous. C'est ainsi qu'il le renvoya; et cette sage conduite eût tant de force sur l'esprit de ce scélérat, qu'on n'entendit plus dire qu'il s'avisât d'insulter de nouveau au saint comte.

C'est ainsi que ses ennemis cessaient de l'être, touchés de quelque mouvement extraordinaire du ciel. Car quoique de même que Job, il eut pour voisins des hommes qu'on pouvait regarder comme des dragons et des autruches, cependant les bêtes les plus féroces ne laissaient pas de quitter, pour ainsi dire leur férocité naturelle en sa faveur. Ses domaines étaient en grand nombre et presque contigus, en sorte que depuis la haute montagne de Gréon il pouvait aisément aller et revenir chez lui sans sortir de ses terres, et néanmoins il n'avait besoin d'en mettre aucune sous la protection de quelque puissant seigneur pour la défendre. Il n'y eut qu'un petit fonds appelé Taladiciac éloigné des autres, et situé dans un pays habité par de fort méchantes gens, dont ses officiers trouvèrent à propos de confier la défense et la garde à un nommé Bernard, et toutefois contre le sentiment de Géraud; car il souffrait avec quelque sorte de joie le tort qu'on lui faisait. «C'est un grand bonheur pour moi, disait-il, de comprendre que ce n'est pas dans l'homme qu'on doit mettre sa confiance, mais en Dieu.» Il était à propos de rapporter ceci pour faire voir, que dans les épreuves où il plaisait à Dieu de le mettre quelquefois, il ne se laissait point abattre à la tristesse, mais qu'il rentrait en lui-même, et s'humiliait sous la main de Dieu. Il paraît par une conduite si chrétienne, que cet homme juste vivait de la foi, et

qu'il était pénétré de cette pensée que c'est la volonté de Dieu, qui règle toutes choses, et que rien n'arrive en ce monde, que selon les dispositions de sa Providence.

Voilà quelques traits de sa vie, et de sa manière ordinaire d'agir; par où l'on voit que c'était un homme juste, qui selon le précepte de l'Apôtre, se conduisait en toutes choses avec tempérance, avec piété, avec justice. Et l'on ne doit pas être surpris si le Seigneur répandit si abondamment ses miséricordes sur un homme qui était animé d'un zèle si ardent pour son service. Que ceux-là donc qui ont tant de peine à croire ce que la renommée public encore aujourd'hui des vertus de ce saint comte examinent mûrement toute la conduite de sa vie. Car s'il a trouvé dans l'élévation de son rang des grands obstacles à surmonter pour devenir saint, cette difficulté n'a servi qu'à rendre sa vertu plus grande et plus admirable, puisqu'il a su conserver le précieux trésor de l'humilité dans l'éclat même des grandeurs et dans l'abondance des biens du monde. Toute puissance ne vient-elle de Dieu ? Et l'Écriture ne nous assure-t-elle pas qu'il ne rejettera pas les puissants, parce qu'il est puissant lui même. Encore donc que Géraud ait été grand dans le siècle, il ne doit pas paraître incroyable, que Dieu l'ait rendu plus grand dans le ciel, puisqu'il ne l'a élevé sur la terre, que pour en faire un sévère observateur de sa Loi.

Ne voyons-nous pas dans l'Écriture des rois justes et néanmoins belliqueux comme David, Ezechias, Josias, et de nos jours Ozualde roi des Anglais, que Dieu a pris plaisir d'exalter par des prodiges éclatants, parce qu'ils avaient travaillé toute leur vie à sa gloire et à son culte. Enfin nous voyons que dans tous les siècles la divine Bonté suscite des hommes éminents en sainteté pour réveiller dans l'esprit des chrétiens l'amour de sa Loi, et faire respecter la religion presque oubliée et foulée aux pieds; ce qui a fait dire à l'Apôtre que Dieu ne laisse aucun temps sans y faire éclater quelques marques de sa puissance. Elles éclatent même quelquefois pour les hommes ingrats envers Dieu comme nous voyons que du temps de Moïse, le Seigneur fit paraître des prodiges étonnants en faveur de ceux dont il est écrit qu'il y en eut peu d'un si grand nombre, qui lui fussent agréables. Combien des choses nous paraîtraient incroyables, si elles ne nous étaient rapportées par des saints personnages, auxquels il y aurait de la témérité de ne pas ajouter foi. Saint Jérôme ne parle-il pas d'un fameux voleur, qui s'étant parfaitement converti à Jésus Christ parvint dans la suite à une si grande sainteté, que sa prière arrêta le soleil pour lui donner le temps d'achever son voyage, et le fit même entrer dans les cellules de ses disciples les portes fermées. Si donc le Seigneur, qui a opéré tant de merveilles en faveur de nos pères, a daigné en faire encore de nos jours par un homme, qui comme Noé fût trouvé juste devant ses yeux, afin de se servir de lui pour remettre en honneur sa religion presque effacée de l'esprit et du cœur des hommes, qu'y trouvera-t-on d'incroyable ? Ne doit-on pas plutôt en rendre des louanges immortelles à Dieu, qui se souvenant de ses promesses, fait éclater sa puissance dans tous les temps, et ne cesse de faire du bien à son peuple.

Nous voici par l'assistance du saint Nom de Dieu à la fin du premier livre de la Vie du comte Géraud; nous allons maintenant parler dans le second, de ce qu'il fit après qu'il se fût consacré entièrement au service de Dieu.

PREFACE DE SAINT ODON

Sur le second livre de la Vie de saint Géraud

Ceux qui refusent témérement aux pieuses actions du compte Géraud la créance qu'elles méritent peuvent facilement reconnaître sa sainteté en considérant toute la suite de sa Vie. Ils s'érigent à eux-mêmes un tribunal, pour examiner s'il est, ou s'il n'est pas dans la gloire; mais ce jugement n'appartient qu'à Dieu, qui pour l'utilité des bons, se sert quelque-fois des méchants, afin d'opérer ses merveilles. Du reste, pour faire cesser leurs doutes, ils n'ont qu'à considérer les miracles très certains que Dieu a fait éclater non seulement pendant la vie de notre saint, mais encore après sa mort.

Il y en a d'autres, qui cherchant à se flatter sur la facilité de se sauver, tirent de vains sujets de confiance de ce que Géraud a été en même temps puissant dans le monde et grand dans le ciel. Mais qu'ils se détrompent; car s'ils ne font comme lui pauvres d'esprit, et s'ils ne règlent leur puissance par les maximes de la religion ils se trouveront bien loin de compte, et seront même convaincus par l'exemple de ce grand homme, qu'ils auraient pu comme lui vivre saintement dans une condition élevée mais qu'ils ne l'ont pas voulu.

Il y a encore des amateurs de la bonne chère, je parle de certains religieux, qui cherchant des excuses à leurs péchés, veulent autoriser leur vie sensuelle, parce que Géraud, qui usait des aliments dont on use dans le monde n'a pas laissé d'être saint. Mais leur état de moine les empêche de s'appuyer de cet exemple. En effet, il y a bien des choses interdites aux moines, qui ne le sont pas aux personnes du monde. Adam fût repris non de ce qu'il avait dans son jardin un fruit mauvais, mais de ce qu'il en usa contre la défense qui lui en avait été faite. Il était donc permis à Géraud d'user des viandes qui ne sont pas défendues aux séculiers, d'autant plus qu'il n'avait garde de se servir de celles qui leur étaient interdites, et qu'il mangeait en la compagnie des pauvres de ce qu'il lui était permis de manger. Il savait que Dieu a créé le vin pour en user sobrement : qu'Elie ce prophète si saint fût nourri de viande, et qu'il ne laissa pas d'être élevé dans le ciel : qu'au contraire Esau qui ne mangea que des lentilles, et qui céda son droit d'aînesse pour un mets si grossier, fût néanmoins puni, parce qu'il l'avait fait par le motif de cette malheureuse sensualité à laquelle tant de gens se laissent entraîner. C'est donc à tort que dans cette différence d'état et de profession ces religieux veulent que ce qui lui était permis le leur soit de même.

Il y en a enfin, qui prétendent le rabaisser en ce qu'il n'a été, disent-ils, ni martyr ni confesseur. Mais il faut qu'ils sachent qu'on le peut regarder comme l'un et l'autre, et que ces qualités conviennent de même à tous ceux, qui ont comme lui, ou porté leur croix en résistant à l'attrait des vices, ou glorifié Dieu par la pratique des vertus; car ils confessent Dieu par leurs œuvres, comme dit saint Jean : Nous savons, dit cet apôtre, que nous le connaissons si nous gardons ses commandements, au lieu qu'on n'en voit que trop, qui confessant Dieu de bouche le désavouent par leurs actions, suivant l'expression de saint Paul. Comme on appelle donc confesseur celui qui confesse le Nom de Dieu, et que par les œuvres qu'on le confesse ou qu'on le désavoue, Géraud peut porter ce nom avec d'autant plus de justice, que toute la vie n'a été qu'une preuve continuelle de son attachement à la Loi de Dieu.

Pour les miracles que quelques-uns demandent à l'imitation des Juifs dont parle l'Evangile, que diront-ils de saint Jean-Baptiste, que nous ne lisons pas qui en ait jamais fait aucun; car bien que les miracles n'aient pas manqué dans la vie de notre saint, nous n'avons qu'une chose à dire, ce que n'ayant point mis sa confiance dans les trésors et dans les biens de ce monde sa vie a été un miracle continu.

LIVRE SECOND

Notre saint athlète combattait ainsi généreusement dans la périlleuse carrière du monde pour détruire le vice; et conservant toujours l'amour de la Loi de Dieu dans son cœur, il était comme une lampe ardente et luisante au milieu d'une nation perverse. Mais parce qu'il fallait qu'il fût éprouvé par la tempête dans le secret, comme parle David, l'esprit de ténèbres mettait tout en usage ou par lui-même ou par ses suppôts pour obscurcir une si grande lumière; mais c'était en vain. Car de même que la flamme s'élève avec d'autant plus d'impétuosité qu'elle se trouve plus agitée par le souffle des vents; ainsi l'ardent amour dont le cœur de Géraud brûlait pour Jésus Christ depuis les plus tendres années prenait chaque jour de nouvel, les forces par ces violentes agitations. A mesure qu'il avançait en âge, il devenait de plus en plus le maître de ses passions; et sa force se surpassant tous les jours elle-même, donnait sans cesse un nouvel accroissement à ses vertus. Il faisait dans son cœur comme des degrés pour s'élever vers le ciel; et déjà, comme parle le prophète, il était supérieur à tout ce qu'il y a de plus haut sur la terre. En le voyant croître en sainteté vous auriez crû voir l'aurore faire un progrès, qui produisait la clarté d'un grand jour de fête : vous auriez crû voir le lys qui croît et s'élève au milieu des épines. Plus il approchait de sa maturité, plus on voyait les fleurs de ses vertus s'épanouir et s'étendre de tous côtés.

Élevé au dessus de toutes les choses de la terre, il n'avait d'yeux et d'affection que pour celles du ciel. Rempli d'une lumière intérieure, que produisait en lui cette ardeur céleste, il discernait aisément les épaisses ténèbres dont la concupiscence remplit le monde; car ne puis-je pas donner le nom de ténèbres à cet esprit terrestre, qui aveugle de sorte les hommes du siècle qu'ils courent de tout leur cœur après les vanités du monde. Enfin, instruit dans la science, qui apprend à séparer les choses viles des précieuses, il jugeait qu'il était entièrement indigne d'une âme appelée au souper de l'Agneau céleste de se rabaisser à la nourriture des hommes terrestres. Il était surtout affligé de la conduite de ceux qui deviennent les ennemis de Dieu, parce qu'ils lui préfèrent l'amitié du monde; pour lui depuis qu'il eut goûté combien le Seigneur est doux, il dédaigna toujours les fausses douceurs du siècle. Il regrettait amèrement ceux qui, comme dit Job, courent avec ardeur pour ronger la racine du genièvre, c'est à dire, pour goûter le fruit amer et mortel des faux plaisirs du siècle. Il méprisait cette puissance humaine dont il était environné. Mais comme il avait une prudence vraiment chrétienne, il tâchait de tourner toutes choses au bien de son âme, et de faire un tel usage des biens passagers de ce monde qu'ils pussent lui être utiles pour l'Eternité.

C'est pourquoi il fit venir auprès de lui Gausbert, très digne et très vénérable évêque de Rodez, avec d'autres saints personnages, et leur ouvrit familièrement son cœur sur les pieux desseins qu'il avait dans l'esprit. Notre saint compte aimait tendrement cet évêque; et il en était aimé de même. Cet amour réciproque était l'effet du désir, qui leur était commun, de devenir saint. Il lui découvrit donc le fond de son cœur sur le dégoût du monde, sur le dessein de se consacrer à Dieu dans la religion, et sur la pensée d'aller à Rome pour y faire un don de tous ses biens à saint Pierre, le prince des apôtres. Ils examinèrent tout cela mûrement; mais enfin le saint évêque envisageant les choses d'une vue plus élevée fût d'avis qu'il demeurât dans le monde pour le bien de ses sujets, et qu'il gardât l'habit séculier, mais seulement en apparence et à l'extérieur, et que du reste il pouvait, s'il en avait le mouvement et la dévotion consacrer ses biens au prince des apôtres.

Géraud déféra à cet avis pour ne pas témoigner de l'attache à son propre sens, et pour pratiquer en cela la vertu d'obéissance. Il n'oublia pas néanmoins cette parole de l'Apôtre, qu'un Israélite qui sert Dieu dans le secret de son cœur le fait plus utilement que celui qui n'est Israélite qu'à l'extérieur. C'est pourquoi il fit de forte profession religieuse, que Dieu seul en fût le témoin. Il se fit donc raser la barbe, même la partie supérieure de la tête en forme de couronne. Mais afin que la profession qu'il faisait de la vie religieuse ne fût point connue, il obligea par serment

ceux d'entre ses valets de chambre, à qui il ne le pouvait cacher, de ne le dire jamais à personne. En quoi il semble avoir eu deux mérites, et d'être rendu digne de deux récompenses. Car d'un côté embrasé du feu de l'amour divin, il s'est consacré à Dieu avec le renoncement au monde le plus parfait que l'on trouve dans la vie monastique, et de l'autre rempli de l'amour du prochain il s'est fait la violence de demeurer dans le monde contre son inclination, et sous un habit qu'il n'aimait pas, dans la seule vue de procurer l'avantage de ses sujets. Pouvait-il choisir un genre de vie plus agréable à Dieu que de le partager ainsi entre la douceur d'une vie intérieure toute cachée en Dieu et l'exercice d'une parfaite charité envers les frères ? Vie d'autant plus sainte quelle est plus utile aux autres, et moins exposée à la tentation de l'orgueil. Ainsi Dieu conduisant les pas, ne le priva point des chastes embrasements de Rachel, quoiqu'il lui eut d'abord donné Lia pour son partage.

Le moyen de cacher sa tonsure ne lui manqua pas. Car l'incommodité d'une longue barbe lui servit de prétexte pour se la faire couper; et d'ailleurs étant chauve du devant de la tête, ce fût encore un prétexte pour cacher la couronne, et pour porter toujours une espèce de bonnet, auquel on donnait alors le nom de tiare. Sur l'habit de religieux il en mettait un autre dont les ecclésiastiques usaient aussi bien que les laïques. Il n'eut jamais cependant deux habits de dessus en même temps; mais lors qu'il était obligé d'en prendre un neuf il faisait donner aux pauvres celui qu'il quittait. On portait devant lui son épée dans les voyages, mais il ne la touchait jamais.

Il y avait déjà longtemps qu'il avait fait faire une croix de l'or dont son baudrier était enrichi. Il s'était encore fait une loi de ne monter jamais sur un cheval superbement harnaché. Toutes ces choses nous montrent assez combien il aimait la pauvreté et la médiocrité, et à quel point il méprisait cette haute élévation, où l'avait mis sa naissance.

Après s'être ainsi entièrement consacré au service de Dieu, il partit pour Rome, dans le dessein de donner tous ses biens à Jésus Christ. En effet, il fit un testament revêtu de toutes les solennités nécessaires, par lequel il donna à saint Pierre fait prince des apôtres Aurillac grande et belle terre avec les dépendances, qui étaient si considérables qu'il y avait de quoi fournir à tous les besoins d'un grand nombre de moines qu'il y voulait rassembler. Il moines vécut en commun sous la conduite d'un abbé. Il fonda aussi une redevance, qui devait être payée annuellement au tombeau de saint Pierre. Toutes choses étant ainsi disposées, il se mit en chemin avec ce zèle et cette ferveur admirable, qui lui en avait fait prendre la résolution; et il accomplit par le secours et la faveur du ciel tout ce que sa piété s'était proposée.

Il ne fût pas sitôt de retour, qu'il appela des ouvriers de tous côtés et qu'il fit travailler aux fondements d'une église à l'honneur de saint Pierre. Mais Satan ennemi de tout bien trompa, je ne sais par quels artifices, la prévoyance des architectes. Car les ouvriers n'ayant peut-être pas jeté les fondements assez profonds, l'édifice qui était déjà fort élevé et fort magnifique tomba tout d'un coup. Ce saint comte ne perdit pas courage pour cela. Le juste, dit l'Écriture, n'étant ébranlé d'aucun malheur. Il se persuada au contraire, que quoique l'ouvrage en dût être retardé, il ne perdrait pas la récompense de celui-là même, qui venait d'être ruiné; et il comprit que cette perte n'était pas arrivée sans un ordre particulier de la Providence. En effet, il n'y a presque point de sainte entreprise où l'on n'éprouve, que plus elle est agréable à Dieu, plus on y trouve de difficultés. Nous voyons même dans la nature que les choses qui parviennent trop tôt à la maturité ne durent guère, et que les autres au contraire ont plus de solidité et de consistance.

Le carême étant arrivé, et la saison se trouvant propre pour bâtir, Géraud après avoir rempli ses exercices de piété, dès le matin sortit un jour de la ville, qui domine sur ce même endroit. De là il se mit à considérer de tous côtés le lieu le plus propre à placer son église. Enfin après avoir tout examiné, il voit trouva qu'il n'y en avait point de plus commode, que celui qu'on avait déjà choisi par une disposition toute particulière de la Providence. Il rappela donc ses ouvriers, leur fit recommencer l'ouvrage, les pressa, les anima, et ordonna que l'église fût grande et voutée. C'était en ce même endroit que son père avait fait bâtir autrefois une église à l'honneur de

saintClément. Car comme nous l'avons remarqué son père était un seigneur fort pieux, et sorti lui-même d'une race pieuse.

En faisant continuer l'église, il avait toujours dans l'esprit d'y mettre des moines bien disciplinés et auxquels il pût confier sûrement la conduite de ce nouveau monastère. Mais comme il n'était pas facile d'en trouver de cette sorte, il ne savait à quoi se déterminer. Dans cette anxiété, il envoya quelques jeunes gentils-hommes au monastère de Vabres où la discipline régulière était alors en vigueur afin qu'ils pussent de bonne heure s'y former à la vie religieuse. Nous en avons un encore en vie, qui nous a raconté ce qu'il a vu pratiquer à saint Géraud dans cette occasion, et qui en a même dressé des Mémoires. Ces jeunes gens ayant été rappelés négligèrent bientôt la sévérité de la discipline, parce qu'ils n'avaient point de maîtres capables de les entretenir dans les bons principes qu'ils avaient pris à Vabres, et que leur âge les portait à une vie molle. Ainsi le comte se trouva trompé dans son attente. Il ne laissa pas néanmoins, contraint par la nécessité, d'en mettre un d'entr'eux à la tête pour gouverner les autres. Mais comme il se conduisait mal; et que le saint ne pouvait le ramener à son devoir, ni en trouver facilement un autre qu'il pût mettre à sa place, il était sensiblement affligé. Les voyant donc et le supérieur et les autres tourner de la sorte à une vie licencieuse il jetait de profonds soupirs en disant avec David : Dissipez, Seigneur, les mauvais desseins d'Achitophel.

On l'entendait quelque quelquefois se plaindre amèrement de la corruption du siècle, gémissant de voir les hommes si dérégés, la piété si peu en crédit, l'iniquité répandue partout, l'innocence bannie du cœur des hommes, et la vérité ne sortir plus de leur bouche. Il n'avait garde de prendre part à leurs querelles; mais il pria le Dieu tout-puissant d'étouffer toutes les divisions, et avait recours au sacrifice de la liturgie qu'il faisait célébrer à cette intention. Il avait souvent dans la bouche ces paroles d'Ezechias : «Seigneur, je ne désire que de voir régner dans le monde la paix et la vérité.» Et cette autre de David : «Ô que l'on trouve peu d'âmes saintes ! Ô que les vérités du salut sont mises en oubli par les enfants des hommes !»

Il espérait de contenter son ardeur pour les choses du ciel, et son mépris pour celles de la terre, s'il pouvait trouver le moyen de s'associer quelques personnes qui eussent les mêmes sentiments que lui. Son esprit était occupé nuit et jour de cette pensée; et il ne pouvait ôter de son cœur le désir de rassembler dans son monastère de saints moines. C'était le sujet ordinaire de ses entretiens avec ses domestiques et ses plus familiers amis. Il avait un si grand désir d'accomplir cette bonne œuvre, qu'on l'entendait quelquefois s'écrier : «Oh s'il m'était possible de trouver des moines qui eussent l'esprit de leur état, à condition de leur donner tout ce que je possède et de mendier ensuite mon pain, je n'hésiterais pas un moment à prendre ce parti. Quelques-uns de ses amis l'entendant parler de la sorte, lui disaient, qu'il lui serait aisé de trouver dans la Province des moines dont il pourrait remplir sa nouvelle maison. Mais il leur disait cette excellente parole : «Un moine parfait peut être comparé à un ange. S'il n'est pas tel, c'est un homme du siècle, un apostat, semblable à ces mauvais anges, qui, comme dit l'Apôtre, n'ont pas su conserver leur demeure. Car je suis persuadé, ajoutait-il, qu'un bon laïque vaut incomparablement mieux qu'un méchant moine.» « Mais d'où vient donc lui, répliquaient ses amis, que vous avez accoutumé de faire de si grands dons aux moines, non seulement de ces contrées, mais encore des plus éloignées.» L'humble Géraud leur répondait : «Que ce qu'il faisait n'était rien; et que si c'était quelque chose, il était assuré, que celui qui a promis de ne laisser pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son Nom lui en tiendrait compte que c'était à ces moines à examiner devant Dieu leur état : mais que pour lui il savait que celui qui reçoit le juste au nom du juste recevra, la récompense due au juste, comme parle le Fils de Dieu dans l'Evangile. Par tels et semblables traits, il est aisé de voir combien il était dégouté de la vie du siècle, avec quelle ardeur il soupirait après les trésors du ciel, et qu'il aurait donné volontiers tous ses biens, s'il avait trouvé des personnes à qui il eût pu les confier selon les règles de la prudence chrétienne. Mais nous savons que Dieu reçoit la volonté pour l'effet. Et l'Ecriture nous apprend, que celui qui haït son frère est homicide. Saint Jean

L'Evangéliste a bu le calice de la passion de son Maître, quoi qu'il soit mort paisiblement; ce qui nous donne lieu de croire que Géraud n'a pas été privé de la récompense que Dieu promet à ceux qui quittent toutes choses pour l'amour de lui.

C'était donc contre son inclination qu'il demeurait dans le siècle, et quoi qu'il lui manquât des personnes à qui il se pût joindre pour vivre dans la retraite, il ne laissait pas de s'exercer d'une manière admirable dans toutes les pratiques de la vie religieuse. Il était si appliqué à la lecture qu'on faisait devant lui, et à l'oraison à laquelle il vaquait ou seul et à l'écart, ou avec d'autres, qu'on ne peut assez admirer qu'il ait pu y vaquer si assidument, et donner néanmoins à la divine psalmodie tout le temps qu'il y employait, ayant d'ailleurs tant d'autres occupations; car il trouvait du temps pour tout. Il n'était pas toutefois si attaché à ses pratiques de piété, que quand la nécessité le requérait il ne les quittât pour d'autres affaires qu'il ne pouvait différer, après quoi il retournait avec une incroyable ardeur au chant des psaumes, et rentrait en lui-même tout occupé de Dieu.

On ne saurait exprimer avec quel respect et sainte frayeur il se tenait dans l'église. Vous auriez crû en le voyant qu'il contemplait quelque chose de divin, et qu'il imitait la situation du prophète qui disait, le visage frappé d'étonnement : Le Seigneur vit; et je marche en sa présence et sous ses yeux. Rapportons-en un exemple. Un jour de la fête de l'Ascension de notre Seigneur il alla au monastère de Solignac pour y célébrer les divins offices d'une manière convenable à la solennité de la fête, car il ne pouvait souffrir qu'en un si grand jour l'Office ne se fit pas avec la majesté et la dignité que l'excellence du mystère demandait; comme aussi il ne pouvait souffrir la précipitation du chant dans le chœur, qui est cependant un défaut ordinaire à plusieurs. Etant donc arrivé au monastère, les religieux lui préparèrent, comme il convenait à une personne de ce rang un siège et un prie-Dieu couvert d'un riche tapis. Le saint comte étant allé à cet endroit là après qu'il eut visité les chapelles, on commença l'office que l'on chanta, suivant la coutume, avec beaucoup de majesté. Ce pieux seigneur pendant tout ce temps-là parut ravi dans la contemplation. Non seulement il ne s'assit jamais ni ne s'appuya, mais on le vit au contraire toujours comme immobile, marquant par cette posture son application à Dieu et sa persévérance dans la prière. Mais pour nous en est-il de même ? nous qui allant pour prier Dieu dans le secret, le louons plutôt par la pompe de notre chant, que par la simplicité et la pureté de notre cœur, nous qui au lieu d'accorder l'esprit avec la voix, faisons courir la voix après la légèreté de notre esprit. Géraud au contraire pénétré de ces paroles de l'Apôtre : Nous sommes à découvert aux yeux de Dieu, se comportait comme étant sous les yeux du souverain Juge, qui découvrait les plus secrets replis de son cœur.

Mais la divine Bonté voulant faire éclater devant les hommes la sainteté de son serviteur, qui par sa fidélité inviolable à la Loi de Dieu le glorifiait aux yeux des méchants, malgré les approches du règne de l'antichrist où tous les miracles doivent cesser; le Seigneur, dis-je, se souvenant des promesses qu'il a faites de glorifier ceux qui le glorifient, voulut bien favoriser son serviteur Géraud du don de guérir les malades; ainsi quoi qu'il refusât de leur imposer les mains, ou qu'il fût absent, et qu'il résistât même à et ses sentiments d'humilité dans ces occasions ce qu'on lui demandait, ils ne laissaient pas très souvent d'être guéris. Ils enlevaient secrètement de l'eau avec laquelle il s'était lavé les mains, et la plupart guérissaient par le moyen de cette eau. Nous allons citer quelques-uns des malades qui ont été guéris de la sorte, afin que personne ne puisse douter de la grâce dont il avait plu à Dieu de le favoriser.

Un paysan, qui demeurait auprès du monastère de Solignac avait un fils aveugle il gémissait depuis longtemps accablé d'un côté par le malheur d'avoir un fils privé de sa vue, et de l'autre par la pauvreté. Dans cet état il fût averti en songe d'aller vers le comte Géraud, de prendre de cette eau et d'en frotter les yeux de son fils. Il obéit, y alla et lui raconta sa vision. A ce discours le pieux comte frémit et tomba dans la dernière consternation, et bien loin d'avoir une telle pensée de lui-même, il dit au paysan, que ce qu'il croyait avoir vu ou entendu n'était qu'un fantôme

et une illusion, et en même temps une chose, ajouta-t-il, qui ne va qu'à me tenter en me portant à faire ce qui m'est défendu, il lui dit enfin qu'il se trompait fort dans son espérance. Ce pauvre père, que l'état de son fils affligeait vivement fût pénétré de douleur; et comprenant bien que l'homme de Dieu avait trop d'humilité pour accorder ce qu'on lui demandait, il fit semblant de se retirer; et cependant prit en secret de l'eau de la main de quelqu'un des domestiques. De retour à sa maison, il en appliqua sur les yeux de son fils en invoquant le Nom du Seigneur; et ce jeune garçon recouvra la vue. Cette oeuvre miraculeuse fût suivie d'une autre.

Il y avait à Aurillac un enfant boiteux qu'on avait donné à un forgeron pour lui apprendre à gagner la vie. Cet enfant eût le même songe que le paysan dont nous venons de parler; et son maître qui n'ignorait pas qu'on s'adresserait inutilement au saint pour avoir de cette eau, tâcha d'en avoir secrètement par le moyen de quelqu'un des domestiques. Il en lava les membres boiteux de cet enfant, qui par un effet de cette divine vertu marcha parfaitement. Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans toute la ville parvint aux oreilles de ce pieux seigneur, qui surpris de la nouveauté de la chose l'attribua non à ses propres mérites mais à la foi de ceux qui avaient donné de cette eau. On n'eut garde de lui dire qui ils étaient; et ne pouvant le savoir : il défendit étroitement et sous des grandes menaces de tenter à l'avenir une pareille chose, assurant que si c'était un esclave il le ferait mutiler, et que si c'était un homme libre il le chasserait de sa maison. Aussi ne craignait-il rien tant que le vain honneur du monde, et quoi qu'il fut toujours prêt à faire du bien à ses ennemis, les flatteurs et ceux qui lui donnaient des louanges ne recevaient de lui que des marques de son mécontentement.

Une femme aveugle, qui demeurait dans une de ses plus considérables terres recouvra encore la vue en se lavant les yeux de la même eau. Cela fût connu de tout le monde, mais on le cacha avec grand soin à notre saint, principalement parce que c'était un de ses officiers, qui avait donné l'eau à cette femme; car on le souvenait des menaces qu'il avait faites; et l'on était bien instruit qu'on ne lui désobéissait pas, impunément en des semblables occasions.

Une autre femme du nombre de ses esclaves, et qui demeurait auprès d'une chapelle joignant le village appelé Petite croix, recouvra aussi la vue en se servant de la même eau. Il le sût; et ayant découvert celui qui en avait donné, lui fit une sévère correction et le mit dehors; quelque temps après un gentilhomme nommé Ebbon, qui vint, rendre visite au comte, prit la liberté de lui dire, qu'il s'opposait peut-être à la volonté de Dieu, en négligeant, sous prétexte d'une humilité indiscrete, un don qu'il avait reçu d'en-haut, et en privant les affligés d'un secours que Dieu leur offrait pour le soulagement de leurs misères qu'il n'était pas convenable de rejeter une grâce que Dieu lui faisait pour le bien des autres, et de rebuter ceux qui étaient forcés par leur état déplorable à venir à lui qu'il ne devait ni craindre la vaine gloire puisqu'il était ennemi des louanges, ni de s'enfler d'orgueil puisque ces affligés, qui cherchaient du soulagement s'autorisaient par l'ordre que six personnes différentes avoient reçu de Dieu, d'avoir recours à ce remède; surtout après les preuves qu'on avait que les malades qui se servaient de cette eau guérissaient parfaitement sans qu'il en sût rien. Comme ce gentilhomme continuait de parler, Géraud jetant un profond soupir, versa des larmes, et ne répondit à ce discours, qu'en disant qu'il craignait que ce ne fût un artifice de l'esprit de mensonge, qui cherchait à le séduire et à lui faire perdre tout le fruit du peu de bien qu'il pouvait avoir fait. Néanmoins vaincu par les raisons et par les prières de ce gentilhomme, il rappela le domestique qu'il avait chassé, et fit donner douze écus à cette femme. On verra encore ci-après d'autres miracles faits avec l'eau dont il se lavait les mains.

Au reste, comme il savait que l'application de l'esprit à Dieu se conserve mieux en mêlant la lecture avec la prière, il se faisait lire après l'Oraison quelque chose des saintes Ecritures, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. De là il prit la pratique de faire lire pendant le repas, et ne s'en dispensait pas même lorsqu'il y avait des étrangers. Il est vrai que pour donner du relâche à l'esprit, il faisait quelquefois interrompre la lecture, et en demandait l'explication à ceux qui étaient en état de la

donner. Mais comme il arrivait souvent que ceux auxquels il s'adressait le priaient de vouloir bien lui même parler le premier, il le faisait avec tant de netteté, de doctrine, de douceur, et démenagement pour les ecclésiastiques, qu'on était ravi de l'entendre. Chacun s'étant retiré après le repas pour vaquer aux fonctions de sa charge, il se faisait lire quelque chose de ce qu'on récitait ce jour là dans l'office de l'église. C'était un temps si précieux pour lui que personne n'osait l'interrompre sans quelque sujet important. Car comme il est dit de Job, il s'était rendu respectable à ses inférieurs, et ses regards ne tombaient point à terre.

On dit encore des choses merveilleuse de son entretien. Il était très agréable dans ceux qui demandent de la gaieté, mais sévère dans les corrections, de sorte que ses paroles étaient comme des traits perçants qu'on craignait plus que les châtiments mêmes. Il ne donnait qu'avec circonspection; mais il ne rétractait jamais ses dons. Quelque sujet qu'il eut d'avoir mauvaise opinion d'un prêtre, il ne laissait pas d'entendre sa liturgie, persuadé que ce divin sacrifice ne participe en rien à la corruption de celui qui l'offre. Quoique dans le jugement qu'il faisait des autres il fût ingénieux à relever le mérite de leurs actions, ou indulgent pour en excuser les défauts, il n'avait cependant que du mépris pour les siennes; en quoi ses vertus étaient d'autant plus agréables à celui qui voit le fonds des cœurs, qu'il les estimait moins lui même.

Comme il était tout rempli et tout pénétré des choses de Dieu; sa bouche parlait si fort de l'abondance de son cœur, que la Loi de Dieu faisait ses entretiens les plus ordinaires. Il avait fait comme un recueil des paroles de l'Écriture pour les appliquer à ses différents devoirs durant le cours de la journée. Le matin avant que de parler à personne il avait accoutumé de dire ces paroles du prophète-roi : Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte bien fermée à mes lèvres, et d'autres semblables qu'il proférait selon les occasions, en l'éveillant, en se levant, lors qu'il prenait ses habits, lors qu'il se mettait en voyage, en sorte qu'on pouvait dire de lui, qu'il pratiquait à la lettre le précepte de l'Apôtre de faire toutes ses actions au nom et pour la gloire de Dieu. Il arrivait quelquefois que se trouvant avec un petit nombre de personnes, ou même seul, on le voyait fortement appliqué sans rien dire, et ensuite les larmes aux yeux pousser des grands soupirs; ce qui faisait assez comprendre que son esprit était appliqué à des pensées toutes célestes, et qu'il n'avait que du dégoût pour les choses de la terre. Tel était son entretien; tel était son silence. Sa bouche ne s'ouvrait que pour publier les louanges du Seigneur; et son cœur tout occupé de la méditation se tenait toujours en la présence de Dieu.

Ses officiers n'ignoraient pas que son plus grand désir était d'embrasser la vie monastique. Mais ce pieux Seigneur qui était très considérait, que comme il arrivait quelquefois, que ceux qui embrassent un état si saint se laissent ensuite corrompre par l'amour des choses du siècle, et font des chûtes d'autant plus dangereuses qu'ils s'étaient élevés plus haut, il aima mieux demeurer dans l'état où Dieu l'avait mis, que d'entreprendre une vie si parfaite sans avoir des fidèles coopérateurs d'un si grand ouvrage. Ainsi donc, si l'on examine la disposition de son cœur, on le peut regarder comme un parfait moine sous l'habit séculier; ce qui est un grand sujet d'éloge; comme au contraire, c'est un sujet d'ignominie de chercher les délices du siècle sous un habit destiné à le mépriser.

Le saint manquant donc de sujets pour les assembler dans un même lieu et vivre avec eux dans la joie du saint Esprit sous la discipline religieuse, ne souffrait qu'avec beaucoup d'ennui la longueur de son exil. Et comme autrefois la colombe sortit de l'arche, n'ayant pu trouver où poser son pied y revint auprès de Noé; ainsi le saint ne trouvant rien dans la mer orageuse du siècle qui le pût satisfaire, rentrait dans le secret de son cœur pour se reposer saintement dans l'amour de Jesus Christ. Il n'imita pas le corbeau, que l'appas de la volupté entraîna hors de l'arche, et qui ne se souvint plus de sa première demeure; mais refusant de prendre part aux consolations et aux fausses joies du monde, il n'en trouvait de solide que dans le souvenir de son Dieu, et rentrant en lui-même, comme dans une arche, il y goûtait une joie toute intérieure.

Il ne souffrait pas que le péché demeurât dans son cœur, frappé de cette crainte, qu'en cet état Dieu n'exaucerait pas ses prières. Aussi s'examinait-il continuellement lui-même pour découvrir en lui ces péchés, que la fragilité humaine ne peut guère éviter en cette vie, et qui nous paraissent légers, mais qu'il trouvait fort graves, et qui le faisaient par cette raison recourir à Dieu, pour obtenir de sa bonté la remission, disait-il, de l'impiété de son cœur. Cet à cause de cette haine du péché, que Dieu son Roi et son Seigneur conduisait ses pas par un effet de sa miséricorde, le faisait marcher en sa présence, et l'exauçait dans ses prières.

Il avait fort à cœur d'être logé près de l'église; et il se donnait tant de soin pour cela quand il voyageait, qu'il ne lui arriva pendant plusieurs années d'être privé de cet avantage qu'une seule nuit, veille des saints Innocents, où la circonstance du voyage rendit cela impossible. Il ne voyageait jamais sans être accompagné de plusieurs ecclésiastiques avec lesquels il s'appliquait à toutes les fonctions du saint ministère, et sans faire porter tout ce qui était nécessaire pour les divins offices, qu'on célébrait par ce moyen avec une révérence et un soin extraordinaire, principalement les jours de fête. Il était toujours longtemps avant les autres à la chapelle pour l'office de la nuit; et après que l'office était fini il y demeurait tout seul en prière. C'était alors qu'il goûtait d'autant plus les saintes joies de l'âme qu'il se recueillait plus intimement sous les yeux de son Dieu. D'autres fois au sortir de l'office il allait tout rempli d'une joie divine ou prendre quelque repos sur son lit, si c'en était le temps ou rejoindre ceux de sa maison. Il s'était prescrit de la sorte une manière de vie si chrétienne que chacun admirait l'abondance des grâces du ciel dont il était favorisé. Du reste il était si constant et si réglé dans sa manière de vie, que ses officiers savaient dans chaque temps de l'année ce que le saint devait faire.

C'était une de ses dévotions accoutumées de faire le voyage de Rome pour visiter les lieux saints. On dit qu'il le fit très souvent. Ceux de qui nous nous sommes informés sont assurés qu'il y fût sept fois. Comme c'est le propre de l'homme de chercher toujours la lumière, ce saint dont les vues étaient si spirituelles et si dégagées des sens, ne pouvait se lasser de contempler en esprit ces deux grandes lumières de l'Eglise les apôtres saint Pierre et saint Paul. Mais ne pouvant les voir des yeux du corps, il visitait leurs églises et leurs chasses, et il leur consacra tous les biens. Il s'était fait une loi de visiter ces saints lieux de deux années l'une. Il y portait dix pièces d'argent attachées au cou qu'il offrait avec des grands sentiments d'humilité, comme un vassal porte à son Seigneur la redevance à laquelle il s'est soumis. Mais qui pourrait exprimer avec quelle ferveur et quelle dévotion il s'acquittait de ce pieux exercice ? Il était si charitable envers les pauvres qui accouraient en foule autour de lui dans ces occasions, qu'il n'en laissait retourner aucun sans lui faire largement l'aumône, persuadé qu'il serait écouté de Dieu s'il écoutait lui-même les pauvres. Il donnait abondamment à tous les monastères qu'il trouvait sur son chemin. Le bruit de sa libéralité s'était répandu partout, de sorte que les moines, les pèlerins, les pauvres, et les hôtes chez qui il avait logé s'empressaient à demander dans la saison propre au voyage de Rome, si le comte Géraud devait venir et en quel temps ? Les habitants des Alpes où il passait en allant à Rome ou en revenant comptaient ce temps-là comme celui d'une abondante récolte, parce qu'ils lui portaient les pâlots de ses hardes par les passages des plus hautes montagnes.

Comme il passait un jour auprès de la ville d'Ât dans un de ses voyages de Rome, un voleur lui enleva deux chevaux de charge, et voulut leur faire passer un certain ruisseau; mais il n'en pût jamais venir à bout. Les gens de la suite du comte étant survenus le trouvèrent dans cet embarras et se saisirent de lui, mais le saint ayant recouvré ses chevaux laissa aller le voleur sans lui faire aucun mal.

Une autre fois faisant ce même voyage, il prit en sa compagnie un moine nommé Aribert, qui était un homme d'une grande abstinence. Car la joie était d'avoir toujours avec lui quelque saint religieux lors qu'il en pouvait trouver. Il arriva donc un jour qu'Aribert, qui ne buvait que de l'eau n'eut pour son dîner que du pain sans autre chose. Le comte s'informa soigneusement si on lui avait apprêté sa nourriture ordinaire ? On lui répondit qu'on n'avait que du pain à lui donner. Ce prince en eut de

la peine et poussant un soupir : «Oh que nous est-il arrivé aujourd'hui, s'écria-t'il, nous avons pour nous abondamment tout ce qu'il nous faut, et ce serviteur de Dieu n'aura pas même le nécessaire, quoique ce ne soit pas pour lui un jour d'abstinence.» On allait se mettre à table. Samuel qui nous a appris ceci comme témoin, présenta de l'eau pour les mains. Il venait de voir un petit poisson sauter sur le bord de la rivière; il alla le prendre et l'apportant ravi de joie : «Voici, Seigneur, dit-il, un poisson que Dieu vous envoie," et lui raconta de quelle manière il l'avait trouvé. Il en faut remercier Dieu, dit le comte; et comme on l'apprêtait, il entra dans sa tente, se mit à genoux, et pria quelque temps avec larmes. Car telle était sa coutume de quitter toutes choses pour remercier notre Seigneur dans les rencontres où il lui paraissait que Dieu lui faisait quelque grâce extraordinaire. Sa prière étant finie il vint tout joyeux rejoindre les gens. On se mit à table. Aribert mangea de ce poisson autant qu'il lui était nécessaire; et comme il en restait, le saint le pressa d'en manger encore : «Pourquoi, mon frère, lui dit-il, faites-vous difficulté d'achever un petit poisson n'ayant autre chose à manger ?» Mais le moine ayant témoigné qu'il n'en voulait pas davantage, Géraud en voulut goûter, et le trouva merveilleux. Il en mangea suffisamment, et en donna à tous ceux qui étaient avec lui, comme d'un mets que la Bonté de Dieu lui avait envoyé. Chacun rendit grâces à Dieu, reconnaissant le présent du ciel, soit dans la rencontre du poisson, soit en ce qu'il y en avait eu de reste quoiqu'il ne fût que d'un demi pied de long.

Dans un autre voyage de Rome étant arrivé à une ville de Toscane appelée Luques, une femme se vint jeter à ses pieds, et l'assura qu'il lui avait été révélé qu'en s'adressant à lui son fils recouvrerait la vue. Il n'eut pas sitôt entendu ces paroles qu'il la reprit fortement; et s'éloigna d'elle en piquant de toute sa force le mulet qu'il montoit. La mère affligée s'informait de toutes parts de ce qu'elle pourrait faire pour obliger l'homme de Dieu à lui accorder cette grâce. Quelqu'un des domestiques lui raconta les divers miracles que l'eau dont il se lavait les mains avait opérés, mais le pieux seigneur étant sur ses gardes à cause de cette femme, faisait répandre l'eau en sa présence dès qu'il s'était lavé les mains : mais la femme continua de le suivre jusqu'à ce qu'il ne fit plus d'attention à faire répandre l'eau. Alors elle trouva moyen d'en avoir sans qu'il en eut connaissance. Elle courut à l'instant chez elle, en frotta les yeux de son Fils, et il recouvra d'abord la vue. Lors que le saint au retour de Rome passait dans la même ville, cette femme lui présenta son fils ainsi guéri. Mais tandis que ceux qui avaient appris ce miracle rendaient gloire à Jésus Christ, lui seul gardant le silence et tout en pleurs, se cachait aux yeux des hommes.

Ce que je vais dire encore paraîtra extraordinaire et presque incroyable; mais je ne laisserai pas de le rapporter sur le témoignage de deux personnes qui me l'ont assuré. Ils disent que revenant d'Italie sur le chemin de Turin à Lyon, il se trouva après avoir déjà traversé les Alpes dans des lieux secs et arides où il fallait nécessairement passer. Le vin manquait dans les outres on n'en trouvait pas à vendre, parce que le pays était désert depuis longtemps à cause des ravages que les Sarrasins y avaient faits; et comme on ne trouvait point d'eau non plus, ils commencèrent à être fort pressés de la soif. Dans cette fâcheuse conjoncture ils faisaient leur possible pour avancer et se tirer de là au plus vite. Mais les gens de pied et les bêtes de charge n'en pouvaient plus, de sorte que ce bon maître ordonna à ses gens de se reposer un peu. Les hommes étaient couchés à terre tristes et abattus, tandis que les bêtes allaient ça et là dans les prairies cherchant de l'eau, lorsqu'un des ecclésiastiques ennuyé de ce qu'on s'arrêtait si longtemps, s'avança pour faire charger les chevaux, et les voulant rassembler il découvrit une fosse remplie d'une liqueur qu'il ne connut pas d'abord. Tout surpris, il se baissa pour voir de plus près ce que c'était. Il fut saisi comme d'une odeur de vin, et courut tout joyeux rapporter cette nouvelle au comte : Vous êtes bien simple, lui répondit le saint : plutôt à Dieu que nous eussions trouvé de l'eau; d'où voulez vous que vienne ce vin ? Ce jeune ecclésiastique prit alors un vase, fût puiser de cette liqueur, et en apporta au comte. C'était véritablement la couleur et le goût du vin. Aussitôt ce pieux seigneur ordonna à ses chapelains de prendre la croix et les reliques, et d'aller dire sur le fossé où était cette

liqueur les prières marquées par l'Eglise pour faire l'eau bénite. Puis ayant dit à ses gens au nom de Jésus Christ de prendre de cette liqueur et d'en goûter, on trouva que c'était véritablement du vin, non gens une grande admiration et une extrême joie. Mais le premier soin de l'homme de Dieu fût de rendre grâces à notre Seigneur avec tous les gens. Puis il leur fit donner à tous de cette liqueur; et il n'en prit qu'après tous les autres; mais il ne voulut pas qu'on en portât dans des bouteilles. Voilà ce que j'ai crû devoir rapporter sur la foi de ces deux personnes qui assurent avoir vu ce prodige. Certainement ce que nous voyons tous les jours se passer sur son tombeau nous donne bien lieu de le croire.

Il faisait souvent ce voyage; car il ne voulait aller ne à la cour des rois, ni dans les palais des souverains, ni dans les assemblées des princes; mais toute son ambition était de faire la cour aux princes du ciel Pierre et Paul, en visitant souvent leurs tombeaux. Il ne laissait pas néanmoins de visiter de temps en temps d'autres lieux célèbres en sainteté et en miracles, comme les tombeaux de saint Martin et de saint Martial, ce qu'il faisait toujours avec une piété et une édification qui ravissait tout le monde. Là il contemplait en esprit l'ineffable joie des bienheureux dans le ciel; et il s'animait de plus en plus du saint désir de participer un jour à cette joie dont il sentait déjà comme un avant-goût.

Au delà de Suze on trouve un champ tout couvert de jonc auprès d'un bourg appelé saint Martin où ceux qui font le voyage de Rome ont accoutumé de s'arrêter. Comme ses serviteurs eurent dressé les tentes en cet endroit, un aveugle se fit conduire à lui, et le conjura de lui donner de l'eau qui eut touché ses mains. Le saint lui ayant ordonné de demeurer là sans rien dire, il entra dans sa Tente, et fût quelques moments en prières devant les sacrées reliques. Dans ce moment tout son monde était occupé chacun à son emploi. Se voyant donc seul, et jugeant que la chose se pourrait faire secrètement, il appela un de ses officiers qui fit entrer cet aveugle. Alors il lava ses mains promptement puis ayant trempé ses doigts dans une autre eau il y fit le signe de la Croix dessus avec les saintes reliques; et lui en ayant mis sur les yeux l'Aveugle recouvra la vue à l'instant; et il commençait à crier; mais le saint lui imposa silence, se mit à rendre grâces avec cet homme à la Majesté divine, et l'ayant congédié ensuite, après lui avoir donné de ses habits, le fit conduire secrètement hors des tentes.

Une autre fois revenant de Rome, il se trouva un samedi dans une église, et comme ses gens voulaient partir le lendemain; il crût que par respect pour le dimanche, il fallait au moins attendre jusqu'à trois heures après midi. Ce retardement, par un motif si louable, ne fût pas sans utilité. Car lorsque les liturgies furent dites avec la solennité qui se pratique en ce saint jour, et qu'on se fût mis en chemin après le dîner, on rencontra un homme à cheval qui s'était égaré, le comte permit qu'il se joignit à sa troupe, et le traita avec toute sorte d'humanité.

Mais avant qu'ils fussent arrivés à la ville appelée Abricola, un aveugle qui s'était mis sur le passage, demandait avec empressement si quelqu'un de ceux qui marchaient devant lui n'était pas le comte Géraud. Un de nos religieux de la compagnie du prince, et qui n'était alors que chanoine, mais qui faisait le voyage à pied par dévotion, étant à l'endroit où était l'aveugle, lui dit que le comte allait venir. «Mais, ajouta-t-il, d'où vient que vous le cherchez avec tant d'empressement?» «Il y a neuf ans, mon père, lui dit l'aveugle, que je suis dans l'état où vous me voyez. J'ai été averti en songe cette nuit de me trouver ici, de demander le comte Géraud, qui vient de faire un pèlerinage, au tombeau des saints apôtres, d'avoir de l'eau dont il se serait lavé les mains, et de m'en mettre sur les yeux.» Le chanoine s'arrêta; et dans le moment vint le saint Comte. C'était sa coutume à cheval de marcher seul et la tête couverte pour être moins dissipé dans la divine psalmodie, qui faisait toute son occupation sur le chemin. «Le voilà,» dit alors doucement le chanoine parlant à cet aveugle. Celui-ci conjura le prince de s'arrêter, et lui raconta la vision qu'il avait eue. Cet humble seigneur, tout confus, et marquant par le changement qui se fit sur son visage qu'il avait ces sortes de discours en horreur, continua son chemin sans rien dire. Mais l'aveugle ne se rebutant pas pour cela, le conjura par tout ce qu'il y avait de

plus sacré de s'arrêter, d'avoir compassion de lui, et de ne lui pas refuser la grâce qu'il lui demandait, et qu'il espérait de recevoir. Tous ceux qui étaient auprès de Géraud lui faisaient la même prière. Pour lui se consultant un peu lui-même, et se souvenant sans doute, que l'Apôtre nous avertit de ne pas négliger les grâces que nous avons reçues, il dit ces paroles qui lui étaient ordinaires en pareil cas : «Ô saint de Dieu secoure nous !» En même temps il s'arrêta; et comme on trouve ordinairement quelque ruisseau dans ces vallons, on apporta de l'eau dont le comte se lava les mains en disant : «La volonté de Dieu soit faite;» et continua son voyage. L'aveugle sans différer mit de cette eau sur les yeux, et ne fût pas trompé dans son attente; car il reçût si promptement la vue qu'il se mit à courir après en criant : «Ô saint Géraud, saint Géraud, je vois grâces à Dieu.» Pour nôtre saint il donnait des éperons, et s'en allait bien vite pour ne rien entendre, il passa au travers de la ville; et ce ne fût qu'au bout de deux jours que ceux de sa compagnie purent le rejoindre. D'où l'on peut voir que ses mains qui faisaient de si grands prodiges devaient être exemptes de tâche et bien pures, et que les présents ne les avaient pas corrompues. «Malheureux au contraire ceux dont les mains, comme dit le prophète-roi, sont pleines de présents; car nous savons par les saintes Ecritures, que le feu dévorera ceux qui en reçoivent facilement.

On raconte aussi d'autres choses non moins surprenantes qui lui sont arrivées dans ses voyages, et que j'omets pour notre pas long. Je ne puis néanmoins passer sous silence une chose d'une autre espèce qui lui arriva allant à Rome. Comme il entra en Italie, il entendit la voix d'un homme qui l'appelait et qui se disait mort. Le comte crût que c'était la voix d'un nommé Girbaud qu'il avait laissé en Auvergne. Là dessus il appela quelqu'un de ses gens; et leur demanda s'ils avaient des nouvelles de cet homme. Ses gens lui dirent qu'ils l'avaient laissé bien malade. Il fit marquer le jour, et réciter l'office des morts pour le repos de son âme. De retour en Auvergne il s'informa qu'était devenu Girbaud, et il apprit qu'il était mort précisément le jour qu'il avait entendu cette voix.

Après avoir satisfait à sa dévotion, en visitant les tombeaux des apôtres, ce qui était le principal motif de son pèlerinage, il visitait les autres lieux saints moins fréquentés, comme s'il eut entendu la voix du prophète, «qui s'éloignait, disait-il, *par la fuite, et demeurait dans la solitude*. C'était là qu'évitant le commerce des hommes et le tumulte des affaires, il cherchait un repos qui lui donnât le moyen de vaquer avec une entière liberté aux choses du ciel. Comme il était en retraite dans une chapelle pour suivre cette sainte inclination, la fête des saints Jean et Paul arriva pendant ce temps-là; une villageoise travaillait à je ne sais quel ouvrage dans un jardin, et s'aperçût d'une goutte de sang sur sa main, qui en fût tout d'abord enflée. Étonnée et tremblante elle courut avec de grands cris vers l'homme de Dieu, et lui montrant sa main le conjure d'avoir pitié d'elle. Alors il s'adressa aux prêtres, fit dire la liturgie pour elle, et faisant bénir de l'eau on fit avec les exorcismes prescrits par l'Eglise en fit laver la goutte de sang. Pour lui il se tint toujours à l'écart afin de ne pas donner lieu de croire qu'il eut part au miracle. La main ne fût pas sitôt lavée que le sang et la tumeur disparurent; et la femme s'en alla parfaitement guérie,

Ce lieu étant donc éloigné du commerce des hommes, et par là si conforme à son inclination, il s'y retirait fort souvent. Un jour qu'il y avait célébré la fête de la Dormition de la Vierge, la liturgie dite, et la solennité des offices achevée, il sortit pour rejoindre ses gens. Car il avait accoutumé après les plus longues et les plus ferventes prières de se communiquer au dehors, afin que si quelqu'un avait à lui parler on en eut la liberté. Ainsi comme il était avec ceux de la maison, son maître d'hôtel lui vint dire qu'il était fort contristé de n'avoir que de la viande salée à lui donner dans un jour si solennel. «Ne vous en affligez pas, lui répondit le saint comte, car si la Mère de Dieu le voulait, nous ne manquerions pas d'autres mets dans ce jour de la fête.» A peine eut-il dit ces paroles qu'un cerf se précipita à leurs pieds du haut d'un rocher qui domine sur ce lieu. Ses domestiques le prirent, ravis d'admiration et de joie; et comme dans cette saison la chair des cerfs est tendre, ils en préparèrent un mets fort exquis à leur maître. Et certainement il ne doit pas être incroyable que la

Providence lui fournit d'une manière si merveilleuse un secours si peu attendu, quand on fait réflexion que n'ayant en vue dans tout ce qu'il faisait que la gloire de Dieu, comme l'Apôtre nous y exhorte, il partageait son pain avec les pauvres. En effet, jamais il ne rejeta leurs demandes, comme ceux qui ont eu le bonheur de le suivre par tout, nous l'assurent. Mais au contraire, selon cette parole du psalmiste : «Bienheureux celui qui écoute le pauvre et l'indigent,» ce saint n'entendait jamais leurs cris qu'il ne jetât de profonds soupirs; et il avait accoutumé de leur dire des paroles qui marquaient sa compassion pour eux.

On a connu le comte Raymond fils d'Odon. Il retenait prisonnier Benoit Vicomte de Toulouse, et neveu de notre saint, après l'avoir pris par de mauvais artifices. Benoit avait un frère nommé Raynaud, qui s'était donné en otage pour lui. Sur ces fâcheuses nouvelles Géraud songea sérieusement à délivrer son neveu. Mais le comte Raymond bien loin de le vouloir rendre ne tâchait qu'à surprendre encore Benoit pour les avoir tous deux en sa puissance. Il s'était même déjà passé sept mois sans que notre saint comte eut pu procurer la liberté de son neveu. Un jour qu'il s'entretenait de cette affaire avec Avigerne sa sœur, mère de ces deux jeunes seigneurs : «Pourquoi ma sœur, lui dit il comme par manière de reproche, ne priez vous pas notre Seigneur pour le succès de cette affaire ? Certainement ou notre foi est bien faible, ou nous ne méritons pas d'être exaucés;» et les larmes lui coulèrent des yeux. On le vit ensuite plus appliqué à la prière, et plus fervent dans ses exercices. Il tenta de nouveau la férocité de Raymond en lui envoyant l'abbé Rodulphe, qui ne gagnant rien sur son esprit ne pensa plus qu'à s'en retourner. Mais la nuit suivante Raymond crût voir en songe le comte Géraud le présenter devant son lit et le pouffer avec la main en lui disant : «Jusqu'à quand refuserez vous de m'accorder ce que je demande depuis si longtemps. Sachez que si vous ne renvoyez au plutôt l'otage, vous en porterez bientôt la peine. A ces paroles Raymond s'éveilla; et considérant cette vision il fût saisi de frayeur. Il appela ses gens pour leur raconter ce qui venait de lui arriver en songe. Un de ceux qui s'éloignait le plus de donner au saint comte la satisfaction qu'il demandait, se trouva lui même si épouvanté, qu'il exhorta Raymond à renvoyer au plus vite son otage, s'il ne voulait perdre bientôt la vie. D'abord Raymond envoya au lieu où était l'abbé Rodulphe pour le faire revenir; et après lui avoir raconté devant tout le monde de quelle manière l'homme de Dieu l'avait menacé en songe, il lui fit rendre l'otage et le pria humblement de le réconcilier avec le comte Géraud, et de lui procurer son amitié. C'est ainsi que le saint benoît à bout de toutes les entreprises par la protection divine, et *qu'il humiliait les orgueilleux de la terre*, comme parle l'Ecriture.

Comme ce pieux seigneur Dieu s'était mis en chemin pour le trouver à une conférence qu'il devait avoir avec le même comte Raymond, et qu'il approchait d'une rivière qu'on appelle Aveyron, on fit réflexion qu'on n'avait point de poisson ce jour-là pour la table. Pendant que ceux qui l'accompagnaient s'entretenaient sur ce sujet, ils virent un gros poisson appelé Mulet à cause de sa grosse tête, qui nageait vers eux. L'un d'eux, celui-là même qui l'a raconté, lui jeta un javelot et le blessa. Le coup le fit écarter du bord, mais y revenant ensuite il donna le temps de le prendre avec la main. Le comte en rendit grâces à Dieu, et voulut persuader à ses gens qui regardaient la chose comme un miracle, qu'elle était arrivée par hasard. En effet cela pourrait être. Je ne crois pas cependant qu'on ait vu dans une aussi si grande rivière que l'Aveyron, des poissons quitter l'eau pour aller sur la rive se jeter entre les mains des hommes.

Et véritablement on ne peut éviter de regarder comme une chose miraculeuse, qu'un poisson s'élance bien loin hors de l'eau, qu'un cerf se précipite du haut d'un rocher lorsqu'on s'y attend le moins, ou qu'un poisson s'avance lui-même vers le bord d'une rivière pour donner le moyen à ceux qui se trouvent là de le prendre sans peine. Mais on sera encore bien plus surpris d'apprendre de quelle manière la Bonté divine pourvût une autre fois à ses besoins.

On trouve auprès du monastère de Figeac une paroisse appelée Saint George, qui était sous la conduite d'un prêtre nommé Géraud, le quel à cause de sa sainteté était fort aimé de ce seigneur, et avait beaucoup de part en sa confiance, et qui peu d'années avant sa mort s'enferma dans une solitude pour mieux vaquer à la

contemplation et à l'amour de Dieu. Un jour saint Géraud lui rendit visite; et après avoir fait la prière, et l'avoir embrassé : «Qu'avez-vous à nous donner, lui dit-il, mon cher frère ? car nous venons dîner avec vous.» Le comte vivait ainsi familièrement avec ce saint prêtre. «Il ne tiendra qu'à vous, Seigneur, lui répondit il d'un air fort gai, de ne vous en retourner pas à jeûne. Je n'ai à la vérité que du pain et du vin, mais je vais m'enquérir si on ne pourrait pas avoir des œufs ou du fromage.» «Ne vous mettez pas en peine, répliqua le bon seigneur, c'est aujourd'hui un jour d'abstinence; et l'inconvénient ne sera pas grand quand nous mangerons moins qu'à l'ordinaire." Mais comme le prêtre s'empressait pour trouver de quoi lui donner à dîner, étant entré dans son cabinet il vit un poisson sur un plat. Et surpris d'une telle aventure, il demanda à son valet, qui avait apporté ce poisson ? Celui-ci l'assura qu'il n'en savait rien, qu'il n'avait vu entrer personne. Le prêtre courut aussitôt vers le comte, et le pria de venir dans son cabinet. Il y alla, et tout étonné d'admiration il se mit avec le prêtre à remercier Dieu, puis il lui fit promettre aussi bien qu'à son valet qu'ils ne diraient rien pendant sa vie de ce qui venait d'arriver. Néanmoins la chose se découvrit peu à peu par la disposition de la Providence, qui récompense les saints de la gloire dans le ciel, et ne laisse pas aussi de les manifester quelquefois sur la terre quoi qu'ils cherchent à se cacher. Ainsi le Seigneur n'oublie jamais ses promesses; et il est bien vrai que ceux qui le cherchent ne manquent jamais de rien. Au reste il ne doit paraître en cela rien d'incroyable puisque nous savons que Dieu a souvent pourvu à la subsistance de ses serviteurs par des voies qui n'étaient pas moins extraordinaires.

Il y a assez près d'Aurillac un bourg appelé Marcolés, auprès duquel on voit une grosse pierre naturellement ronde. Comme le seigneur Géraud passait un jour dans ce lieu, un homme qui était avec ses gens et qu'on nommait Adralde, se vanta qu'il s'élancerait d'un plein saut sur cette pierre; ce qu'il fit à l'instant avec l'admiration de tout le monde. Or le bruit courait qu'il usait quelquefois de maléfices. Le comte étant venu bientôt après trouva là ses gens arrêtés. Ils lui racontèrent le saut qu'Adralde venait de faire. Mais le saint considérant que cela n'était pas possible quelque agilité qu'eut un homme, leva la main et fit le signe de la Croix sur cette pierre. Adralde ayant ensuite essayé plusieurs fois de faire la même chose, n'y pût réussir; et l'on connut par là, que cette adresse prétendue n'était qu'un effet de la puissance du démon, dont la force était obligée de céder au signe de la Croix; et que le comte Géraud, qui par là rendait tous ses efforts inutiles, avait une vertu bien puissante et bien efficace.

Mais puisque nous en sommes sur ce sujet, disons quelque chose des effets merveilleux que Géraud opérait par le signe de la Croix. Il célébrait la fête de saint Laurent dans une de ses chapelles près d'Argentat. Une de ses enclaves, qui était parmi le peuple, fût attaquée de quelque accident qui la mit dans une agitation étonnante et comme en fureur; ce qui obligea le saint, qui faisait sa prière, à se tourner de son côté. On le conjura de faire sur elle le signe de la Croix, mais il le refusa par un sentiment de son humilité accoutumée. Cependant cette femme continuant à se tourmenter, il céda enfin aux prières réitérées de toute l'assemblée, et levant la main il fit le signe de la Croix sur elle. On la vit en même temps vomir un sang affreux, et tout aussitôt parfaitement guérie. Ce ne fût qu'actions de grâces envers la bonté de Dieu dans la bouche de tout ce peuple, que louanges à notre saint. Mais il leur imposa silence en les reprenant sévèrement, et les avertissant de ne regarder ce qu'ils venaient de voir, que comme un effet de la clémence de Dieu sur cette femme, et de la protection de l'apôtre saint Pierre, auquel cette église était dédiée. C'est cette même église où était le comte, lorsque la femme dont nous avons parlé recouvra la vue en se frottant les yeux avec l'eau qui avait servi à lui laver les mains.

Un certain homme appelé Herloarde ayant fait une chute de cheval, se cassa un genou; la douleur qu'il en ressentit fût si grande, qu'il demeura six jours sans prendre de nourriture. Et ne pouvant trouver aucun soulagement dans les remèdes, il se fit apporter secrètement de Cadenac où le saint était alors, de cette même eau. Ô

merveille ! il ne s'en fût pas sitôt lavé le genou, qu'il n'y sentit plus de douleur, et qu'il se leva parfaitement guéri.

On raconte encore d'autres guérisons qui ne sont pas moins surprenantes : et qui ne mériteraient pas moins d'être rapportées. Mais comme je n'en ai pour garant que le bruit commun, et que les quatre témoins, sur la foi desquels j'ai rapporté ce que je viens de dire, n'en parlent point, j'aime mieux les passer sous silence. Nous n'ignorons pas toutefois que le saint a fait beaucoup d'autres merveilles qui ne sont venues à la connaissance que d'un fort petit nombre de gens, ou qui n'ont point été divulguées. Car il avait une attention toute particulière à conserver l'humilité, comme une vertu qu'on peut appeler l'œil de notre cœur; et cela le portait à cacher les œuvres miraculeuses qu'il faisait. Quant à celles qui devenaient publiques malgré lui, il ne pouvait souffrir qu'on lui en donnât des louanges.

Mais c'en est assez sur le sujet des miracles, pour satisfaire ceux qui mesurent la vertu des saints non par la quantité de leurs bonnes œuvres, mais par le grand nombre des prodiges que la main de Dieu a opéré par leur ministère. Car on voit trop de gens, qui ont moins d'estime pour les saints, de qui ils n'entendent pas dire qu'ils aient fait pendant leur vie des miracles. On en voit d'autres néanmoins, dont la piété paraît plus réglée, et qui pleins de respect et d'un amour éclairé pour un saint, goûtent davantage les œuvres de justice qu'il a exercées. Mais quand la sainteté et la gloire des miracles se prêtent du secours mutuellement, la dévotion pour les saints à un fondement assuré et doit être plus grande.

Si Géraud eut eu le don de prophétie, il y a apparence que personne ne lui dénierait la qualité de saint. Mais il me semble qu'il a fait encore davantage, ayant surmonté la passion de l'avarice. Car de quelle utilité fût à Balaam d'avoir découvert de si profonds mystères, puisque l'avarice causa sa perte. Je ne vois donc pas de plus grand miracle dans Géraud, que de n'avoir point mis son espérance dans les richesses et les trésors; c'est là comme nous l'avons déjà dit, faire des choses véritablement surprenantes; car il est si rare de trouver des gens qui ne mettent pas leur félicité dans les richesses, que cela a donné lieu au saint Esprit de dire : «Où trouvera-t'on cet homme ?» que s'il s'en trouve quelqu'un, il est digne d'éloge, suivant cette parole qui suit : «Et nous le louerons, parce qu'il a fait des merveilles pendant sa vie.»

Toute la suite des actions saintes de notre comte nous marque bien qu'il a fait de ces sortes de miracles; car il a possédé de manière ce qu'il a reçu de la succession de ses pères, ou de la magnificence des rois, qu'il l'a donné aux pauvres, non pas comme à des enclaves, mais comme à ses maîtres. Il a eu des richesses sur la terre sans faire tort à personne; et il n'a thésaurisé que dans le ciel. Il a été puissant dans le monde, mais pauvre d'esprit. On ne doit donc pas être surpris si, comme ajoute l'Écriture : *Ses biens ont été affermis dans le Seigneur.*

Mais ce qui est au dessus de toute louange dans sa vie, c'est l'amour de la chasteté qu'il a porté jusqu'au tombeau. Car c'est cette vertu, qui seule imite la pureté des anges. Ayant vaincu le vice contraire, qui fait les plus fortes armes de Satan, doit-on s'étonner si une telle victoire le rendit maître de cet esprit impur. Il le fût aussi du côté de l'avarice; et il n'y a pas lieu d'être surpris, si ayant chassé de son cœur le Dieu de l'argent en surmontant ce vice, il exerça ensuite son pouvoir sur les possédés; il le fit avec d'autant plus de droit et d'autorité qu'il avait surmonté encore l'esprit de superbe, puisque dans le haut rang qu'il tenait dans le monde il a pratiqué une douceur et une humilité digne de l'Évangile.

LIVRE TROISIEME

Après avoir montré l'éclatante sainteté du comte Géraud par le grand nombre des prodiges qu'il a faits, il nous reste à montrer qu'elle a été la fin de sa vie, et dans quels sentiments il est mort.

Il avait de la vigueur quoi qu'il eut atténué son corps par les pratiques de la pénitence. Mais le temps venu où comme un soldat courbé sous le poids des années, il devait être déchargé des travaux de la milice dont il avait fourni la carrière, il commença à déchoir de sa vigueur accoutumée et à perdre ses forces. Il ne se dissimula pas son état. Mais reconnaissant que sa fin approchait, et voyant auprès de lui ceux qui lui avaient toujours été le plus attachés il leur dit d'une parole défaillante et en soupirant du plus profond du cœur : «Eh bien, mes chers enfants et mes compagnons très aimables, ne vous apercevez-vous pas que les forces me manquent. Vous pouvez bien reconnaître que le moment de notre séparation approche. J'espère de la miséricorde de mon Créateur, qu'il conduira mon âme dans la demeure éternelle que sa bonté me destine, tandis que mon fragile corps sera réduit en poudre.» Cependant dans cet état de douleur et de langueur, chose étonnante ! il ne laissait pas de pratiquer ses abstinences ordinaires. La défaillance des forces, qui fait changer de manière de vie aux soldats vétérans, ne pût gagner sur lui de prendre d'autre nourriture, que celle qu'il avait accoutumée, parce qu'il avait pris soin pendant sa vie de soutenir la vigueur de l'esprit contre les attraites de la mollesse et de la sensualité. Son âme qui s'en graissait, pour ainsi dire, de toutes les vertus, voyait sans peine le dépérissement de ses forces et la destruction de son corps. Mais c mme il avait un grand mépris pour lui même, et qu'il se croyait fort éloigné de la sainteté que tout le monde reconnaissait en lui, il ne s'apercevait pas assez d'où lui venait cet affaiblissement extraordinaire. C'était dans la vérité la plénitude de l'esprit et son grand amour pour Dieu, qui avait détruit, ses forces. Car les saints sont très persuadés que la grâce est faible en eux si elle ne les porte pas à affaiblir le corps, et que l'esprit prend d'autant plus d'empire sur la chair qu'il la néglige davantage. Ainsi Daniel après la vision de l'ange fût longtemps faible et languissant. Jacob devint boiteux pour avoir lutté avec l'ange. Cela vient de ce que plus les saints avancent en grâce, plus le corps s'affaiblit. C'est ce qui arriva au comte. *L'homme extérieur se détruisait en lui*, comme parle l'Apôtre, pendant que l'homme intérieur s'y renouvelait de jour en jour.

Comme il était une fois dans la ville qui domine sur Aurillac, considérant le monastère qu'il faisait bâtir, il jetait beaucoup de larmes. Un de ceux à qui il parlait familièrement lui ayant demandé d'où venaient ces pleurs ? «C'est, répondit-il, que je ne saurais voir accomplis tous les desseins que j'ai eus pour ce monastère, car ce sera là mon repos et le lieu où j'habiterai.» J'ai fini par la miséricorde du, Seigneur les lieux réguliers, et tout ce qui peut rendre ce séjour commode et agréable à des moines. Mais ce sont des moines que je cherche, et je n'en puis trouver. Dans cette rareté je me trouve seul; cette privation de,,mes désirs me consume de douleur et de tristesse. J'espère néanmoins, que Dieu Tout-puissant accomplira mes défis en son temps. Pourquoi pécheur, comme je suis, serrais-je étonné de ce retardement, puisque le saint roi David ne pût voir le Temple du Seigneur élevé durant la vie; et cependant il était le père de celui qui le devait bâtir. Quoique je n'aie pas la consolation de voir l'accomplissement de mes vœux avant ma mort, notre Seigneur par sa miséricorde me l'accordera selon sa volonté. Je suis bien aise seulement que vous sachiez que l'enceinte de ces murailles qui vous paraît maintenant si vaste, sera un jour trop petite pour contenir le peuple qui y accourra de toutes parts. Il ne donna pas à connaître par quelle voie il avait appris cela. Mais ceux qui ont su qu'il avait tenu ce discours, voyant le concours du peuple qui vient tous les jours en foule dans ce saint lieu, ne doutent point qu'il ne l'eut appris par la révélation divine. Il parlait si fort de l'abondance de son cœur, qu'il avait sans cesse la Loi de Dieu dans la bouche. Enfin pour imiter encore ce saint roi dont nous avons parlé, il pourvût à tout ce qui était nécessaire aux

moines, qui devaient un jour habiter ce monastère, soit en les fournissant de reliques des saints, d'ornements sacrés, et d'autres meubles nécessaires à l'église, soit par les revenus qu'il leur établit en fonds de terre.

Pour vérifier l'oracle prononcé par l'Esprit divin, qui veut que ceux qui sont saints le deviennent encore davantage, il fallait qu'avant que de finir les jours, il fût éprouvé par de nouvelles souffrances, et qu'à l'exemple de Job et de Tobie il fût mis dans le creuset de la tribulation, parce qu'il était ami de Dieu. En effet, il perdit l'usage de la vue pendant sept ans, quoi qu'il eut les yeux si beaux en apparence et si nets, que personne ne l'eut cru aveugle. Il souffrit cette affliction, non seulement avec patience, mais encore avec joie, persuadé que c'était une grâce que Dieu lui faisait, et que quoique tous ceux qui sont châtiés ne soient pas du nombre des enfants, cependant nul véritable fils n'est exempt de châtement. C'était sa consolation de voir que Dieu eut daigné étendre sa main sur lui pour le frapper, et qu'il voulut bien punir ainsi ses péchés en ce monde où l'on ne peut vivre sans en commettre. Si bien que, solidement fondé sur la confiance en la miséricorde divine, il espérait que Dieu après lui avoir fait sentir les fléaux de sa Justice dans cette vie le garantirait des châtements éternels dans l'autre. Plus l'aveuglement du corps le délivrait de l'embarras des affaires, plus la privation des yeux corporels le mettait hors d'état de voir la figure extérieure du monde; plus aussi avait-il d'attention et d'assiduité à la prière, plus tenait-il les yeux de l'âme ouverts pour contempler la véritable lumière. Comme il n'était pas diverti par les objets extérieurs, il se renfermait et se recueillait tout entier au dedans de lui-même, par son attachement à l'oraison; et par son application aux saintes lectures qu'on lui faisait. Ainsi il donna chaque jour jusqu'à la fin de sa vie un nouvel accroissement à la piété qu'il avait cultivée depuis sa jeunesse.

Deux ans avant sa mort, il fit célébrer la dédicace de son église avec une solennité extraordinaire. Il voulut qu'on mit une si grande quantité de reliques dans les autels, que ceux mêmes qui en ont été les témoins en sont surpris, et que la chose paraît presque incroyable à ceux qui l'ont ouï raconter. Ce père saint ne perdit aucune occasion d'en ramasser tant qu'il vécut. Il en obtint à Rome et ailleurs ceux qui en avaient, charmés par sa douceur ou gagnés par ses libéralités, lui en fournissaient selon ses désirs de très authentiques. On l'a vu souvent donner pour ces précieux ossements des tentes magnifiques, des chevaux de grand prix, et des sommes très considérables. Il fit mettre dans l'autel, qui est sur la main droite une dent de saint Martial avec quelques autres reliques de saint Martin et de saint Hilaire. Les personnes qui lui donnèrent cette dent ne la purent jamais arracher de la mâchoire de ce saint corps quelque effort que l'on fit. Mais Géraud s'étant mis en prières la tira en un moment.

On raconte une chose assez extraordinaire, qui arriva le jour de la dédicace de cet autel. Comme il y avait un monde infini, et comme un jeune garçon en eut pris le tapis, sous prétexte de le rendre au sacristain, et qu'il l'eut enlevé malgré tout ce qu'on lui pût dire pour l'en empêcher, il se trouva tout d'un coup surpris d'une grande incommodité. Ses mains commencèrent à perdre leur peau, il en fût ensuite de même de tout son corps, en sorte qu'à peine pût-il être rétabli dans l'espace de six semaines.

Au reste, il donna Aurillac aux moines qu'il y avait appelés comme il l'avait autrefois résolu; et depuis ce temps-là il n'y fit guère de séjour.

Pour prévenir les différends qui pouvaient naître après sa mort au sujet de sa succession, et laisser à ses héritiers la paix avec ses biens, il profita du temps qu'il avait encore à vivre pour mettre un bon ordre à ses affaires. Il disposa donc en faveur de ses proches, de ses gardes, et de ses domestiques des terres et des esclaves, qui n'étaient pas compris dans les dons qu'il avait faits à saint Pierre, à cette condition néanmoins, que toutes ces choses retourneraient au monastère d'Aurillac après la mort de ceux à qui il en laissait la jouissance. Il affranchit seulement alors cent esclaves. Car pour ceux qu'il a rendus libres en différents temps, ils sont presque sans nombre. Plusieurs d'entr'eux, charmés de vivre sous les lois d'un si bon Maître, et par un effet de l'amour qu'ils lui portaient, refusèrent la liberté qu'il leur voulait donner, et

préfèrent de demeurer en servitude auprès de lui plutôt que de le quitter, tant sa douceur était grande; et sa conduite à leur égard pleine de compassion et de tendresse. Sur ce que quelques-uns lui proposaient d'affranchir la plus grande partie de cette multitude d'esclaves qui étaient à lui, il leur répondit, que ce qu'il y avait là dessus de juste et de nécessaire était d'observer les lois, et de n'avoir pas un plus grand nombre d'esclaves qu'il n'était permis d'en avoir; ce que nous rapportons, pour montrer l'attachement qu'il avait non seulement pour la loi de Dieu, mais encore pour l'observation des lois humaines.

Quelque avant sa mort il fit son séjour à Cezeina qui était une paroisse de sa juridiction, et dont l'église est dédiée à l'honneur de saint Cyrice. On le voyait là soupirer et gémir plus qu'à l'ordinaire, en sorte qu'il était aisé de s'apercevoir que ses désirs le portaient ailleurs, et qu'il ne trouvait plus de consolation sur la terre. Au milieu de ces soupirs on voyait ses larmes couler en abondance. Il élevait ensuite les yeux vers le ciel, demandant à Dieu de le délivrer des liens de ce corps mortel; et il répétait souvent cette prière : «Ô saints de Dieu venez à mon secours !» Il l'avait eue ordinairement dans la bouche pendant toute sa vie, surtout, dans les cas extraordinaires et imprévus.

Au bout de quelque temps une défaillance l'ayant pris, on s'aperçût que ses forces diminuaient notablement, et que la destruction de son corps approchait; ce que lui même ayant connu, il fit prier l'évêque Amblard de le venir aider dans ce dernier passage par ses prières et par ses exhortations, afin que le pasteur remit la brebis qui soupirait après les pâturages éternels, entre les mains de notre Seigneur Jésus Christ le souverain Pasteur et l'Evêque de nos âmes. Il régla cependant avec une merveilleuse présence d'esprit l'ordre de ses funérailles, et tout ce qui concernait les besoins de ceux qu'il laissait après lui.

Sur ces entrefaites, il se répandit un bruit dans tout le pays, que Géraud l'homme de Dieu était mourant. Aussitôt il accourut de toutes parts un peuple infini, pleurant leur commune perte. Les ecclésiastiques et les moines mêlés avec la noblesse, des troupes entières de pauvres et une multitude de ses vassaux qui fondaient en larmes, excités mutuellement à ce triste devoir par la vue d'un si pitoyable spectacle. Au milieu de ces pleurs et de ces gémissements, les uns exaltaient sa piété les autres sa douceur et sa charité; les autres le soin qu'il prenait des pauvres, et la protection qu'il donnait aux faibles; tous enfin faisaient l'éloge de ses vertus. Ce qui redoublait la douleur de tout le monde. Oh quelle perte ! disaient les uns. Ô saint comte, disaient quelques autres, c'est bien justement qu'on vous a appelé bon; car qui pourra vous imiter dans l'appui et le secours que vous donniez aux indigents ? qui prendra soin comme vous des orphelins ? qui défendra les veuves ? qui consolera les affligés ? qui descendra avec plus de bonté que vous d'un si haut rang pour se mêler parmi les pauvres ? qui étudiera leurs nécessités avec plus de soin ? qui y remédiera plus efficacement ? qui les soulagera avec plus de zèle ? ô très bon père, que vous nous avez été toujours aimable et toujours doux ! vous aviez gagné le cœur de tout le monde, et de ceux là mêmes qui ne vous avaient jamais vu; tant la réputation de bonté, de douceur, de générosité que vous vous étiez si légitimement acquise était répandue par tout. Tels étaient les discours qu'une juste douleur arrachait du cœur et de la bouche de tout le monde. Les larmes coulaient de tous les yeux avec tant d'abondance, qu'on aurait dit qu'elles ne devaient jamais cesser; au reste ces lamentables cris se renouvelaient tous les jours jusqu'à sa mort. Pour ce qui regarde le saint, toujours égal à lui-même, il ne laissait pas dans cet état de se posséder parfaitement, et de faire distribuer de larges aumônes à tous ceux qui les voulaient recevoir.

Ne doit-on pas appeler heureux un homme, qui n'a pas cessé de pratiquer la charité jusque dans les derniers moments de sa vie, et que la charité des saints a aussi reçu dans le ciel. Véritablement heureux dans le haut rang où la Providence l'avait mis de n'avoir ni opprimé ni même offensé personne, et de n'avoir donné à qui que ce soit le moindre sujet de se plaindre de lui. Car si Natanaël mérita de recevoir de la bouche du Fils de Dieu cet éloge, qu'il était bon Israélite, sans déguisement,

sans artifice, n'avons nous pas sujet de donner le même nom à notre saint comte, de qui tout le monde a toujours dit tant de bien, et auquel, comme à un autre Job, les yeux de tous ceux qui l'ont vu, rendent témoignage.

Au milieu de cette affliction publique le saint était seul dans la joie, sachant que la lumière du midi s'élève vers le soir pour ceux qui espèrent en Dieu, et qu'après leur avoir envoyé le sommeil, il les reçoit dans son héritage, comme parle l'Écriture. Ainsi quoique par la fragilité de la chair il témoignât peut-être quelque sorte de crainte; cependant son esprit appliqué à contempler la gloire du ciel était dans la joie, le voyant sur le point d'arriver à la félicité, l'objet de toutes ses espérances. Car comme il est écrit que le juste est rempli de confiance à l'heure de sa mort, en voyant le saint on aurait cru voir l'accomplissement de cette parole, tant il était rempli de cette douce confiance, tant il craignait peu de mourir. On le voyait plein d'une sainte allégresse, en sorte que tous les sentiments de crainte, si ordinaires dans ce terrible moment, paraissaient entièrement bannis de son esprit.

Pendant tout le temps que dura cet état de langueur, il s'élevait si fort au dessus de l'infirmité du corps par la vigueur de l'esprit, que sa prière n'en fut jamais interrompue; il ne souffrit pas non plus qu'on récitât une seule fois l'office de la nuit hors de l'église et s'y trouvait toujours. Il faisait dire une liturgie du jour, et une autre pour les morts auxquelles il assistait, placé devant l'autel. Quoique tous ses membres parussent arides et sans force, et qu'il ne pût marcher seul, ni en se faisant soutenir, cependant comme il conservait toujours la même ferveur d'esprit, il se faisait porter dans sa chapelle; ainsi, pour user des termes de l'Écriture, il étendait le vêtement de ses bonnes œuvres jusqu'à ses pieds, c'est à dire, jusqu'au dernier moment de sa vie, et rendait sa vertu véritablement digne de louange; en persévérant jusqu'à la fin.

Se sentant affaibli un vendredi matin au point du jour, il voulut que ses chapelains récitaient les nocturnes de l'office divin auprès de son lit, tandis que l'évêque avec son clergé célébrait le même office dans l'église. Il psalmodiait avec ceux qui psalmodiaient et après l'office de Matines il récita toutes les autres Heures; et ayant achevé Complies, il s'arma du signe de la Croix, et prononça ces paroles, qui lui avaient été si familières toute sa vie : *Ô saints de Dieu venez à mon secours*. Ce furent ses dernières. Après quoi il ferma les yeux en silence. Ceux qui étaient présents, voyant qu'il ne parlait plus, appelèrent l'évêque, et revêtirent cependant le saint d'un cilice. Comme on disait les psaumes et les prières accoutumées pour les agonisants, un prêtre se détacha, et fut dire au plutôt la liturgie, après laquelle il revint portant le très sacré mystère. Quelques-uns le croyaient déjà passé; mais le saint qui avait toute sa connaissance, ouvrant doucement les yeux, donna des signes de vie. Alors il reçût avec une ardeur incroyable le Corps de notre Seigneur qu'il attendait. Après quoi cette âme bienheureuse s'en alla dans le ciel.

Sa mort arrivée le vendredi, qui est le sixième jour de la semaine, semble nous marquer qu'il consumma alors l'ouvrage de sa sainteté, et qu'il passa au véritable Sabbat, qui est le repos éternel; comme à la création du monde, Dieu acheva toutes les œuvres le sixième jour, et se reposa ensuite. Car nous ne doutons pas que Géraud ne voit maintenant à découvert ce qui a été l'objet de ses plus ardents désirs pendant sa vie, et qu'il ne possède pleinement ce qu'il a toujours espéré.

Cette mort causa donc une douleur générale dans l'esprit de tout le monde. Car bien qu'on eût raison de modérer l'affliction qu'on ressentait de sa perte en considérant quelle avait été sa piété, et la sainteté de sa vie, et qu'on eût plus se que de sujet de se réjouir, que de s'affliger, néanmoins la douleur de se voir tout d'un coup privés de la présence d'un si bon seigneur, et le peu d'espérance qu'il y avait d'en voir jamais un semblable, jetaient tous les cœurs dans la tristesse et arrachaient des larmes de tous les yeux. Mais les anges se réjouissaient, tandis que les hommes pleuraient; c'est un sujet de joie pour les premiers, comme l'Évangile nous l'apprend, de voir un pécheur qui fait pénitence, combien en doivent-ils avoir de la société d'un juste, qui avait vieilli dans tous les exercices de la charité et de la piété. La foi seule peut contempler la joie du Seigneur où entra cette âme sainte conduite par les esprits bienheureux. Pour les yeux du corps, ils ne découvraient dans ce triste spectacle

qu'un cadavre qui venait de payer le tribut à la nature; car il est réservé à l'autre vie de voir à découvert le degré de gloire où l'âme de ce saint a été élevée dans le ciel.

Géraud mourut donc, non comme les méchants; car son sort, selon l'expression du sage, *est parmi les saints*. Que si néanmoins étant homme, il fut soumis à la loi des autres hommes, à qui le même prophète dit : *Vous mourrez, parce que vous êtes hommes*; on peut aussi lui appliquer ce qui est dans le même psaume : *J'ai dit vous êtes des Dieux, et vous êtes tous les enfants du Très-Haut*. L'Évangéliste nous en assure, en disant, que nous sommes les enfants de Dieu, quoiqu'il ne paraisse pas encore ce que nous serons un jour.

Heureux donc Géraud, qui a su séparer ce qui est précieux de ce qui est méprisable. Car après qu'il eût goûté combien le Seigneur est doux, il ne fit plus à Dieu l'injure de lui préférer les vains plaisirs du monde; mais il regarda la vie présente, pour laquelle les méchants ont un grand attachement, comme méprisable, et la mort au contraire, qu'ils ont en horreur, comme précieuse. Véritablement heureux d'avoir passé ses jours dans la douleur, et ses années dans les gémissements et dans les larmes; car il éprouve maintenant combien est grande la multitude de la douceur, que Dieu réserve à ceux qui le craignent et qu'il se contente de faire entrevoir dans cette vie par quelques signes. Ô quelle différence entre un riche de ce caractère, et les riches injustes du siècle. Ses larmes lui servirent de nourriture; ce fut, comme il est dit de David, *son pain et sa boisson*. Ceux-là au contraire, passent leurs jours dans la jouissance des biens et des plaisirs; ils ont leur consolation sur la terre, comme dit l'Évangile. Lui plein d'une sainte joie a passé dans le Tabernacle du Seigneur : *Eux descendent en un moment dans les enfers*.

Au reste, si l'on peut dire quelque chose de sa manière extérieure d'agir, qui réponde à l'éminence des grâces qu'il avait reçues; il n'est pas possible de comprendre les délectations intérieures, dont la droite de Dieu, comme parle le prophète-roi, le remplit avec abondance; il faudrait pour cela sentir en soi-même ce que c'est que de se réjouir dans le Seigneur.

Comme Dieu est donc admirable dans ses saints et qu'il nous est ordonné de le louer en eux, suivant cette parole de David : *Louez le Seigneur dans ses saints* : nous le louons de tout notre cœur en vous, ô bienheureux Géraud. Nous le louons de ce qu'il vous a choisi et rendu parfaitement juste. Nous le louons de la miséricorde qu'il a exercée envers vous, de ce qu'il vous a conduit par des voies droites; et de ce qu'il vous a fait trouver le fruit et la récompense de vos bonnes œuvres. Nous le louons de ce qu'il ne vous a pas abandonné dans votre vieillesse, et encore plus, de ce qu'il vous a compté parmi ses enfants; nous le louons enfin de ce qu'il vous a glorifié aux yeux de tout le monde.

Mais comme la louange convient aux saints, nous vous louons aussi pour la gloire de Dieu. Nous vous louons d'avoir porté le joug du Seigneur dès votre jeunesse, comme parle Jérémie, de n'avoir jamais méprisé la grâce de votre vocation, de n'avoir rien crû de plus précieux que votre âme, ni reçu le salut en vain. Nous vous louons enfin de l'ardent amour, dont vous avez brûlé pour Jésus Christ; de ce qu'on vous a toujours vu inébranlable dans le temps de la tentation, toujours à l'épreuve des fausses joies du siècle, toujours appliqué à faire du bien. Er vous, ô mon Dieu, daignez excuser ma hardiesse par les mérites et l'intercession de ce grand saint. J'ai lieu de craindre d'avoir passé la mesure de mes forces en osant écrire la vie, parce que je reconnais devant vous, que j'ai entrepris une chose à quoi je n'étais nullement propre. Car encore qu'il soit digne d'être loué, puisque c'est vous-même, qui êtes honoré par cette louange, je ne laisse pas de reconnaître qu'elle ne vient pas bien de ma part, parce que la louange, dit votre prophète, sied mal dans la bouche d'un pécheur. Que vos saints donc, selon l'oracle de vos Écritures, vous bénissent Seigneur : que vos œuvres publient la grandeur de votre puissance. Mais comme vos yeux découvrent les imperfections les plus cachées de votre Église, et que les pierres, selon le langage de vos saints, auront compassion de la terre, nous vous supplions, grand Dieu, que les saints qui sont les pierres de cet édifice spirituel par la solidité de leurs mœurs, et la fermeté de leur zèle, daignent jeter quelque regard sur nous, qui

par la grandeur de nos péchés sommes vraiment cette malheureuse terre. Qu'il nous soit permis à nous pécheurs, dépouillés du vêtement de la justice, d'embrasser ces pierres solides et sacrées, pour cacher notre nudité à l'ombre de leurs mérites. Que votre serviteur, tourne donc vers nous cette compassion si tendre, que vous avez répandue dans son âme. Que de ce haut degré de gloire, où vous l'avez placé parmi les bienheureux, il daigne jeter les yeux sur nos misères dans cette vallée de larmes, où il a si longtemps combattu, et dont il a évité les écueils avec tant de gloire. Qu'il y écoute les prières de tous ceux qui s'adresseront à lui; et qu'il présente aux pieds de votre trône les nécessités de tout le monde. Nous vous le demandons, ô mon Dieu au Nom de notre Seigneur Jésus Christ votre Fils, qui vit et qui règne avec vous dans l'unité avec le saint Esprit dans tous les siècles des siècles. Amen.

La nouvelle de sa mort, comme il arrive ordinairement à celle des personnes d'une grande considération, se répandit en un moment de tous côtés. Vous auriez vu accourir un monde infini, des troupes de gentilshommes, une multitude innombrable de paysans, et de pauvres, quantité de moines, et un grand nombre d'ecclésiastiques. Tous fondaient en larmes, regrettant du fonds du cœur un seigneur si bon et si accompli. C'était néanmoins une affliction pleine d'une consolation solide et qui touchait tous les cœurs d'un secret mouvement de se donner à Dieu, parce qu'ils n'ignoraient pas combien le comte qu'ils pleuraient, lui avait été agréable par la sainteté de sa vie.

Après qu'on l'eût dépouillé pour laver son corps, Ragambert et les autres officiers qui le faisaient, mirent ses deux mains sur sa poitrine. Mais dans l'instant le bras droit s'étendit de sorte, que la main se porta sur les parties que la pudeur oblige de couvrir; et par ce moyen elles furent cachées. On crut d'abord que la chose était arrivée par accident. On remit donc cette main sur la poitrine; mais elle s'étendit de nouveau comme la première fois. La surprise des assistants fut grande, et pour se mieux assurer si ce mouvement avait une cause extraordinaire, ils plièrent le bras pour la troisième fois, et firent rejoindre les deux mains sur la poitrine, mais le bras droit se détacha de lui même comme auparavant avec une extrême violence, et la main alla encore faire la même fonction. Ceux qui étaient chargés d'envelopper le saint corps, surpris de plus en plus, et épouvantés d'un événement si peu ordinaire, jugèrent qu'il y avait là quelque chose de divin. En effet, le ciel montrait bien que Géraud avait eu toute sa vie une très grande aversion de ce qui pouvait blesser le moins du monde la pudeur. Ils se hâtèrent donc de couvrir son Corps. Cela ne fut pas sitôt fait que ses mains obéirent et ne sortirent plus de leur place.

Ses officiers suivis d'une multitude innombrable de peuple portèrent ce saint corps à Aurillac, comme il l'avait ordonné, et le déposèrent au côté gauche de son église dans un tombeau de pierre auprès de l'autel du prince des apôtres.

Mais il est temps de finir ce petit ouvrage, qui pourrait déplaire non seulement par le défaut de politesse, mais encore par sa longueur. Que si l'on y trouve quelque chose qui satisfasse, on ne le doit attribuer qu'à la vertu et aux mérites du bienheureux Géraud. Comme au contraire, on ne doit imputer qu'à moi-même tout ce qu'on y trouvera de mal digéré ou de désagréable; et ce sera une occasion d'exercer la charité par la bonté qu'on aura pour moi. C'est ce qui fait que je prie instamment ceux qui voudront bien considérer, que j'ai été forcé par l'obéissance, d'écrire la vie de ce grand saint, de demander à celui qui est le Juge des cœurs, de me pardonner les fautes que je puis avoir faites.

Je sais bien qu'il pouvait suffire au comte Géraud, que ce fidèle témoin qui est dans les cieux, et auquel il avait toujours tâché de plaire, l'eût récompensé dans le séjour des bienheureux. Cependant Jésus Christ, qui est ce témoin, veut bien manifester sur la terre la gloire que Géraud possède dans le ciel, suivant cette parole de l'Écriture : *Dieu produit ses témoins contre nous*. Car en effet, on peut dire, que quiconque garde fidèlement les commandements de Dieu, porte témoignage contre nous, lorsque nous ne les voulons pas observer, quoique nous le puissions aussi bien que lui. Et pour ne parler que de ceux qui me ressemblent, dans quel ennui ne tombons nous pas, quand on nous applique à la lecture des livres qui nous instruisent

des pieux discours des saints ? quelle négligence n'avons-nous pas à suivre leurs exemples, tandis que nous écoutons avec avidité les vains discours et les entretiens inutiles qui roulent sur les affaires du siècle ? Ne faisons nous pas voir par une telle conduite, que nous sommes vraiment du nombre de ceux dont parle l'Apôtre, qui détournent *leurs oreilles de la vérité, pour les ouvrir à des fables*. C'est donc pour arrêter les mauvais effets de cette funeste léthargie, ou pour réprimer les monstrueux excès auxquels nous nous abandonnons, que Jésus Christ le Maître et le Roi des siècles, produit de nouveau ce témoin contre nous et le rend illustre par un grand nombre de miracles, afin que si nous fermons les yeux aux grands exemples de vertu que les saints des siècles passés nous ont laissés, nous les ouvrons du moins à l'éclat de la sainteté de cet homme, comme à une lumière qui est plus près de nous; car c'est de notre temps qu'il a donné l'exemple d'une parfaite fidélité à la Loi de Dieu. Mais le malheur est, que le souvenir des personnes qui sont mortes, s'effaçant bientôt de notre mémoire nous oublions ce grand exemple; et ne faisant pas assez de réflexion à la récompense qui lui reste de ses bonnes œuvres, nous n'avons nulle ardeur pour les imiter. C'est néanmoins pour nous y porter, que Dieu opère les miracles que nous voyons, car nous comprenons par là à quelle gloire il l'a élevé; et en même temps à la vue de ces prodiges nous sommes excités à repasser dans notre esprit les actions qui la lui ont méritée, et à les imiter avec d'autant plus de zèle qu'elles se sont passées presque sous nos yeux. Mais rapportons quelques-uns des miracles que ce Dieu Tout puissant a faits par les mérites de saint Géraud et choisissons ceux que la raison et le bon sens ne peuvent s'empêcher de reconnaître pour véritables.

LIVRE QUATRIÈME

Le dimanche après cette bienheureuse mort le corps du saint fut porté, comme nous l'avons déjà dit à Aurillac, suivi d'une prodigieuse multitude de peuple. Les prêtres étant en prières pendant la nuit auprès du corps, un gentilhomme appelé Gibbon, qui avoit une fille attaquée du mal caduc, la mit sur le cercueil du saint, et dès ce moment elle fut parfaitement délivrée de cette fâcheuse infirmité. Sa mère vit encore; et la Fille elle même est un témoignage continuel du miracle, n'ayant plus depuis senti aucune atteinte de ce mal.

Un homme nommé Grimalde, qui demeurait à la campagne, crût faire effort pendant le sommeil pour arracher le dessus du cercueil de Géraud; et s'éveillant là dessus il se trouva perclus des deux bras depuis les coudes jusqu'aux mains, en sorte qu'il ne lui était pas possible de s'en servir. Il demeura environ quinze jours en cet état, jusqu'à ce qu'étant venu faire ses prières au sépulcre du saint, il fut à l'instant guéri.

La servante d'un homme appelé Lambert était lunatique, et de fut avertie en songe d'aller faire sa prière au tombeau du saint : elle en parla à son maître, qui dans la crainte qu'il n'y eût de la tromperie, et ne voulant pas s'exposer sur une vision de cette espèce, à une démarche qui pourrait d'être pas suivie du succès, lui défendit d'y plus penser. Cette fille ayant eu encore deux fois la même vision depuis ce temps-là, pressa si fort son maître qu'il la laissa aller. Elle vint donc au tombeau du saint, et après y avoir passé la nuit en prières, elle s'en retourna parfaitement guérie.

Au devant de la chapelle souterraine où était le corps du saint, et dans le cimetière on remarqua un petit espace en rond couvert de gazon, et tout à l'entour comme une bordure où il n'y avait point d'herbe, et dont la terre se mettait en poussière. Ceux qui passaient par le cimetière en étaient surpris, parce qu'ils savaient que cette bordure n'était faite ni à dessein ni par aucune bête, qui eût foulé cette terre. La première fois que cela fut aperçu, ce fut pendant quelque temps seulement, après quoi on ne le remarqua plus. Mais l'année suivante dans l'été, on vit au même endroit ce cercle de gazon plus grand, et la bordure sans herbe, et d'une terre qui le mettait en poussière. Le troisième été et consécutivement pendant plusieurs années dans la même saison il en fut de même; en sorte néanmoins que le gazon s'étendait toujours davantage jusqu'à garnir enfin de verdure la platebande. Il y a eu des personnes qui ont crû que ce gazon et cette verdure pouvaient figurer la solide réputation de saint Géraud toujours animée, et soutenue par la sainteté de sa vie. Que l'accroissement que ce gazon recevait tous les ans marquait le progrès qu'à eu cette réputation; que les peuples, où elle s'est répandue, pouvaient être figuré par cette terre sans verdure comme étant sans bonnes œuvres, et semblables à une terre stérile; et qu'enfin la fécondité s'est communiquée jusqu'à eux, parce que les exemples de sainteté qu'ils ont trouvé dans Géraud les ont rendu une terre fertile en leur faisant imiter ses vertus. Car en effet, on voit plusieurs personnes, après avoir été à son tombeau et y avoir fait leurs présents, s'en retourner convertis et changer de vie. Au reste, si c'est là ce que Dieu a voulu marquer par cet événement, Dieu seul qui dispose de toutes choses le peut savoir; pour nous, nous n'avons pas laissé d'y donner une explication, assuré qu'il n'arrive rien dans le monde que Dieu ne rapporte à quelque fin et qui n'ait quelque utilité.

Un ecclésiastique de Rodez, qui passe pour homme de bien, a eu une vision qui est telle que je vais dire, si l'on doit ajouter foi aux songes. Il vit un lieu fort élevé, rempli d'une éclatante lumière à laquelle on arrivait par quatre degrés. Au premier, il y avait un balustre de fer; au second un d'airain; au troisième un d'argent; et au quatrième un d'or. Il vit en même temps arriver auprès du premier de ces degrés deux hommes dont le visage et l'habit étaient fort éclatants. Ils étaient suivis de deux autres, qui en conduisaient un troisième par la main. L'ecclésiastique entendit alors une voix qui lui disait, que les deux premiers qu'il avait vus étaient saint Paul et saint Martial : les deux autres saint Pierre et saint André; et le troisième qu'ils tenaient par

la main saint Géraud. Il n'avait jamais connu le saint comte; mais comme il en faisait le portrait, ceux qui l'avoient vu le reconnurent. Tous ces hommes vénérables étant donc arrivés au premier degré, chantèrent comme une espèce de psaume, après lequel saint Pierre ayant dit la collecte ou l'oraison, les autres répondirent : *Amen*. Ils en firent de même au second; au troisième; et enfin au quatrième degré. Alors tous étant debout saint Pierre monta seul jusqu'à ce lieu si éclatant, où s'étant prosterné il adora Dieu quelques moments. Il se leva ensuite, et se prosterna jusqu'à trois fois. Dans ces entrefaites une voix qui paraissait sortir du milieu de cette lumière, se fit entendre, et demanda à cet apôtre ce qu'il voulait. A quoi saint Pierre répondit : «Seigneur, je vous demande qu'il vous plaise faire miséricorde à votre serviteur Géraud. En même temps on vit un homme qui tenait dans ses mains un livre où il paraissait lire la vie de notre saint. Quoique la lecture durât quelque temps, l'ecclésiastique ne pût entendre que ces paroles de l'Écriture : «Qui a pu transgresser les préceptes et ne les a pas transgressés; qui a pu faire le mal et ne l'a pas fait.» Alors cette voix dit à l'apôtre : «Faites de lui ce que vous voudrez.» Et en même temps celui qui parlait mit en la main de saint Pierre comme un sceptre, lui permettant de le donner à Géraud. L'ecclésiastique entendait la voix qui proférait ces paroles, mais il ne vit que le sceptre. Saint Pierre après cet entretien, rempli d'une sainte allégresse, revint vers le lieu où tous ces saints l'attendaient, qui paraissait comme un escalier lumineux, qui de la terre touchait au ciel, prenant par la main Géraud, cet homme chéri de Dieu, et le conduisant par tous ces degrés, on l'entendit entonner le *Te Deum* d'une voix élevée; et continuant ainsi ce cantique, ils montèrent tous au ciel avec lui. Voici un autre miracle qui se fit à son tombeau.

Sept ans après sa mort, le cercueil qu'on avait couvert d'une terre pressée et foulée avec les pieds jusqu'au milieu du linge qui était par dessus, s'éleva insensiblement sur cette terre, sans que celle qui était autour parut ni s'abaisser ni s'élever. Les moines ne s'en aperçurent point. Il arriva qu'un ecclésiastique du diocèse de Limoges, étant venu à Aurillac, leur demanda si le cercueil du comte Géraud était entièrement élevé de terre. Il ajouta qu'il avait été averti en songe d'aller sur le lieu, parce que le cercueil commençait à paraître. Les moines surpris de ce discours, allèrent au tombeau du saint avec cet ecclésiastique; et ayant ôté la toile dont il était couvert, le trouvèrent dans la situation où cet ecclésiastique l'avait vu en songe; c'est à dire plus élevé que la terre dont il avait été couvert. Aujourd'hui il paraît encore beaucoup plus élevé. Quiconque examinera bien les circonstances de cet événement y trouvera quelque chose d'une vertu divine. Aussi fut ce depuis ce temps-là qu'il se fit beaucoup de miracles au tombeau du saint.

Le jour de la Circoncision de notre Seigneur, un vassal nommé Adralde, fit faire toute la nuit dans sa maison le feu des sorciers. Les démons fondirent sur le feu dans le temps qu'on s'attendait le moins, et maltraitèrent si fort deux hommes qui le gardaient, qu'ils tuèrent l'un, et estropièrent l'autre, de sorte qu'il fut hors d'état de gagner sa vie. Celui-ci mendiant son pain fut porté à Aurillac; et comme il y resta quelque temps en cet état, demandant l'aumône; il y eût des hommes emportés, qui eurent la témérité de dire, que si son incommodité durait, c'est qu'au tombeau du saint il n'y avait aucune vertu ni aucune puissance pour le guérir. De tels discours obligèrent donc les moines de sonner les cloches, de se mettre en prières, et d'y persévérer. L'estropié conjurait cependant ceux qui étaient autour de lui de le porter au tombeau du saint; ce qui ayant été fait, il y fit sa prière, et lui demandait de le guérir. Peu après il se leva ayant recouvré l'usage de tous ses membres, et fut aussitôt parfaitement guéri. Depuis il se fit beaucoup de miracles au tombeau du prince; et l'opinion de sa sainteté se répandit de plus en plus partout. Que si quelqu'un formait quelque doute sur ces guérisons miraculeuses, il pourrait s'en éclaircir par ses propres yeux, car il s'en fait encore tous les jours. Il pourrait s'assurer des miracles qu'on raconte, par ceux qu'il verrait qui se font encore. Nous en supprimons un grand nombre de ceux que la divine bonté a opérés sur divers malades et en diverses occasions, pour éviter la longueur. Nous avons cru néanmoins en devoir rapporter quelques-uns, pour rendre témoignage à la gloire de Géraud, et afin qu'on

ne nous impute pas d'avoir à dessein passé sous silence ses miracles.

Nous avons déjà remarqué, qu'il eut soin pendant sa vie de rassembler beaucoup de reliques qu'il fit porter à Aurillac : qu'il avait cela extrêmement à cœur; et que Dieu lui avait accordé un don tout particulier pour gagner sur l'esprit des gens ce qu'il leur demandait. Entre plusieurs de ces précieuses reliques on en voit une du bois de la Croix du Sauveur, qui a un effet que des fréquentes expériences ont rendu constant; c'est que si l'on porte ce bois sacré à cheval, cet animal meurt bientôt après. Ainsi lors qu'il est ordonné par justice qu'on fera un jurement solennel sur cette relique, ou que des contractants veulent confirmer par un serment de cette nature l'engagement réciproque qu'ils prennent dans des affaires importantes, et qu'on se fait apporter à ce dessein cette relique, le moine ou l'ecclésiastique qui en est chargé fait le chemin à pied et non à cheval. Tout parjure, sur ce bois sacré, devient épileptique. Il y en a plusieurs exemples. Les habitants de cette contrée étaient naturellement grossiers et féroces; mais on remarque que les exemples de douceur et de bonté que leur a donné le saint comte les a en quelque manière civilisés et les a rendus beaucoup plus doux.

On voit des gens si malins et si téméraires, que ne pouvant contester les miracles qui se font tous les jours par l'intercession de saint Géraud, les attribuent non à ses mérites, mais à la vertu des précieuses reliques dont il a enrichi l'église d'Aurillac. Pour nous, qui avons examiné les choses de plus près, nous estimons que ces guérisons miraculeuses se font de telle sorte par la vertu de ces reliques, que les mérites de notre saint y ont beaucoup de part. Les circonstances dont elles sont accompagnées ne permettent pas d'en douter. Car en effet, il s'est apparu plusieurs fois aux malades; et c'est principalement sur son tombeau qu'elles se font, comme il arriva au fils de Jean vicomte d'Auvergne, qui était, sourd, muet, et estropié d'une main. Il fut conduit par son père sur le tombeau de saint Géraud, où prosterné par terre il fit sa prière. A minuit il sortit tout d'un coup du sang de ses oreilles sa main se redressa : il l'étendit et s'en servit pour embrasser son père; et sa langue se déliant, ses premières paroles furent de lui demander du pain. Le Vicomte rendit hautement grâces à Dieu en remplissant l'église de cris de joie, et donna une de ses terres au tombeau du saint. Nous rapportons d'autant plus volontiers cet exemple, que la chose arrivée à un seigneur d'un si haut rang, a été connue d'un grand nombre de personnes. D'abord les moines d'Aurillac eurent soin de recueillir ces miracles, et plusieurs autres de différente espèce. Mais le nombre en devint enfin si grand, qu'on ne jugea pas qu'il fut nécessaire d'en marquer davantage.

On voyait à Aurillac un epistyle ou le chapiteau d'une colonne qui servait au saint comte à monter à cheval. Il arrivait souvent les malades qui allaient baiser cette pierre à l'honneur du saint recouvraient la santé. Ce qui a fait, que les moines l'ont transportée dans l'église, et l'ont couverte d'une nappe à la manière d'un autel.

L'homme de Dieu avait une maison assez près d'une petite ville, que les paysans appellent Mulsedon. Il y avait dans cette maison une table qui avait servi au saint pour les repas, que quelques habitants de cette ville résolurent de faire porter chez eux; ce qu'ils firent dans le dessein de s'en servir à manger. Ceux qui la portaient la rosèrent par hasard devant une maison. Quelqu'un s'étant couché dessus à l'heure de midi perdit tout à coup la vue, et le jugement. Un chien même qui se frottait à cette table tomba à l'instant perclus de tous ses membres. Comme cela ne leur ouvrait pas les yeux, un autre homme se jeta sur cette table et devint aveugle dans le moment. Alors ils comprirent que c'était la profanation qu'ils faisaient de cette table sanctifiée, en quelque sorte, par l'usage que le saint en avait fait, qui causait tous ces malheurs. Ils la portèrent donc couverte d'un linge dans l'église voisine de saint Martin où l'on la voit encore aujourd'hui suspendue.

Un prêtre faisait de même un repas avec quelques-uns de ses amis sur une autre table qui avait servi à saint Géraud dans un bourg appelé Vaxia; comme ils raillaient en mangeant, suivant la coutume pratiquée entre amis, et qu'ils disaient bien des plaisanteries, ils se trouvèrent saisis tout d'un coup d'une si grande frayeur, que laissant là toutes ces railleries, ils furent ailleurs continuer leur repas, et portèrent la

table auprès d'un oratoire qu'on avait dressé dans un endroit où l'on arrêta le cercueil lors qu'on transporta ce saint corps. Les habitants du pays y firent bâtir cet oratoire, s'étant aperçus que les bestiaux qui allèrent paître l'herbe sur cet endroit paraissaient d'abord après comme enragés, et que quelques-uns même en mouraient. Il s'est fait beaucoup de guérisons miraculeuses dans cet oratoire. Il arriva encore en cet endroit une chose surprenante et qui paraîtrait incroyable si l'effet ne la rendait certaine. Car depuis ce temps-là il est sorti dans ce même lieu une fontaine qui donne aux voyageurs de l'eau pour se rafraîchir et se désaltérer.

Raynaud que le saint comte, qui se défiait de sa sincérité, avait crû devoir engager par un serment, comme nous l'avons dit, oubliant la promesse, fatiguait avec ses gens, les serviteurs que saint Géraud avait légués au monastère pour faire le travail de la campagne. Parmi toutes ces insultes ces bonnes gens n'avaient d'autre refuge que d'invoquer sans cesse le nom du saint comte. Une nuit Raynaud crût le voir auprès de lui, qui lui demandait de garder la foi de son serment et l'avertissait en même temps de laisser en paix les serviteurs du monastère. S'étant éveillé il raconta la vision à sa femme, qui lui conseillait de tenir son serment, et de profiter de l'avertissement qu'il venait de recevoir. Il fut fâché dans le moment de la conduite qu'il avait tenue, et comme il dit aussi à ses gens ce qu'il avait vu en songe, il leur défendit, mollement néanmoins, d'inquiéter à l'avenir ces serviteurs qui avaient été à saint Géraud durant sa vie. Mais cela ne dura pas longtemps car peu de jours après ces pillards continuèrent leurs rapines ordinaires. Raynaud, qui était porté au mal au lieu de les arrêter, les laissait faire sans rien dire. Quoiqu'il fut parent du saint comte, il était bien éloigné d'imiter sa piété. Aussi saint Géraud lui apparut-il de nouveau avec de terribles menaces, lui reprochant en colère les maux qu'il faisait à ses serviteurs au lieu de tant de bienfaits qu'il avait reçus de lui, il le frappa même sur la tête, et lui prédit qu'il mourrait bientôt.

Il y avait en Allemagne un homme de qualité possédé du démon. Ses parents et ses chevaliers l'avaient conduit en plusieurs lieux de piété renommés par la quantité de reliques qu'il y avait, pour tâcher d'obtenir la guérison par l'intercession de ces saints. Mais le Dispensateur de tout bien qui voulait relever la gloire de saint Géraud lui réservait la guérison de ce seigneur. On ne connaissait pas encore dans ce pays-là la réputation de sainteté qu'avait le comte. Ce Seigneur donc ayant été conduit dans un de ces saints lieux les démons se mirent à crier de toute leur force qu'ils ne sortiraient jamais de ce corps que par l'intercession du bienheureux Géraud. Les parents de ce possédé allaient de tous côtés pour s'informer en quel pays était ce saint. Ils apprirent enfin quelle était la province et la ville. Ils se rendirent donc en diligence à Aurillac; et ne furent pas sitôt sur le tombeau du saint, que ces malheureux esprits hurlants effroyablement, préférèrent ces paroles étonnantes par la bouche du possédé. «Ô Géraud pourquoi nous insultez-vous ainsi ? Pourquoi augmentez-vous nos peines par les prodiges que vous faites.» A ces mots ce seigneur tomba par terre et vomit avec le sang ces maudits hôtes; en sorte que dès le moment il se trouva parfaitement délivré.



VCO